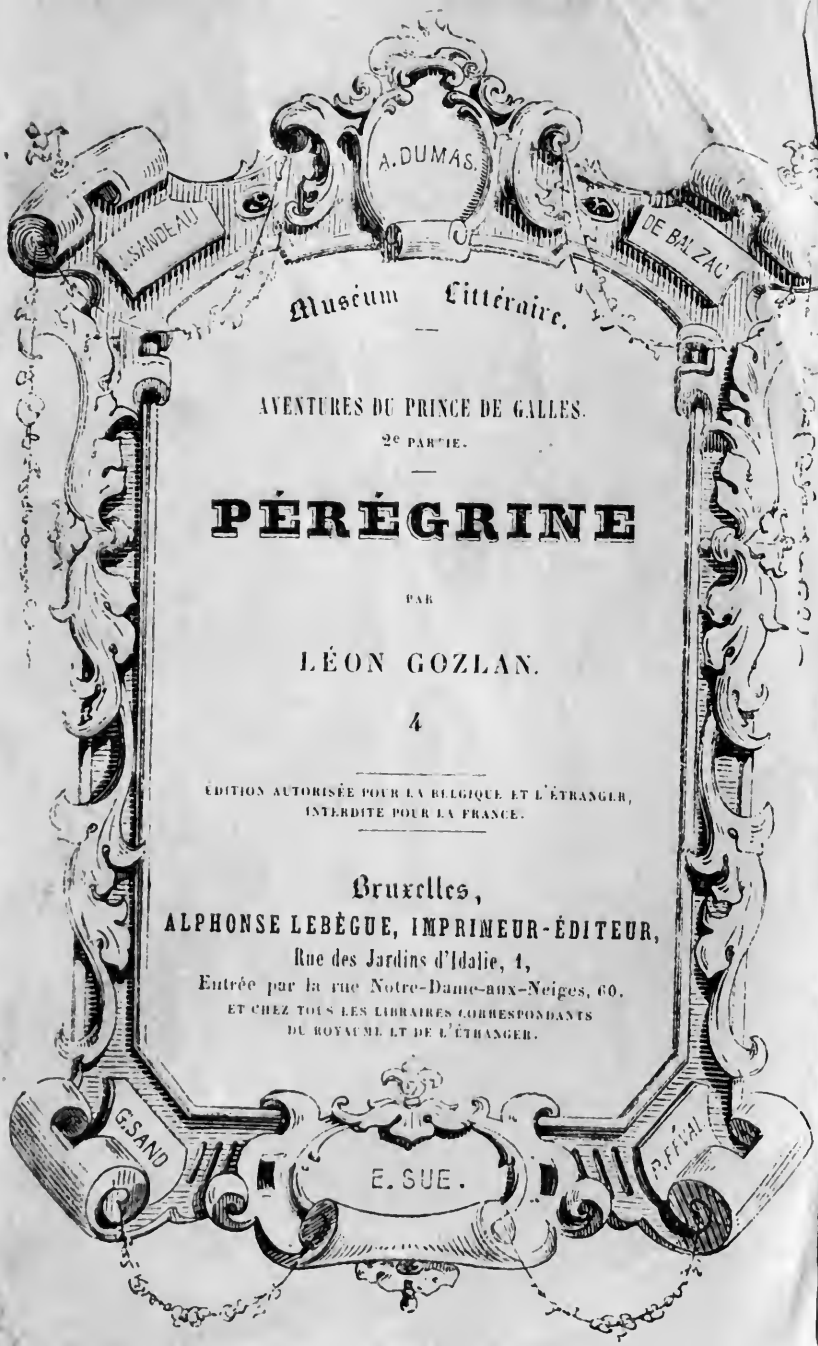

Muséum Littéraire.

AVENTURES DU PRINCE DE GALLES.

2e PARTIE.

PÉRÉGRINE

PAR

LÉON GOZLAN.

4

ÉDITION AUTORISÉE POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER,
INTERDITE POUR LA FRANCE.

Bruxelles,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue des Jardins d'Idalie, 1,
Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES CORRESPONDANTS
DU ROYAUME ET DE L'ÉTRANGER.

Lebegue
024d
Sablé

PÉRÉGRINE.

AVENTURES DU PRINCE DE GALLES.

2e PARTIE

PÉRÉGRINE

PAR

LÉON GOZLAN.

4

Édition autorisée pour la Belgique et l'Étranger,
interdite pour la France.

BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE DES JARDINS D'IDALIE, 1.

1855

I

— Rien de plus simple, madame. Je n'ai pas cru devoir vous prévenir... mais rien n'est plus simple. Nous sommes dans le *Bosquet du Roi*, partie du parc réservée, que je veux vous faire traverser pour que vous soyez plus tôt rendue à la Colonnade, car je vois bien, madame, que le plaisir de ma société n'abrége pas autant la route que j'ai eu un instant la fatuité de le croire.

— Ce bosquet... cette clef?... Il me semble qu'un autre chemin... monsieur le duc...

La grille s'était déjà refermée derrière le duc et par

conséquent derrière Mary Robinson et ses porteurs : ils étaient en plein Bosquet du Roi, ainsi que venait de le dire le duc.

Ce chemin plus court qu'il prétendait mener à la Colonnade n'y menait pas le moins du monde; au contraire, il en éloignait beaucoup. Mais, en entendant le bruit de la clef que le duc d'Orléans retirait de la serrure, elle se dit, avec un frisson au cœur : « Je suis prise au piége; j'y suis tombée. D'un regard d'intelligence, et en leur montrant une bourse d'or, le duc aura gagné mes porteurs. Nous comptions déjouer une conspiration, madame Du Barri et moi; c'est par une autre conspiration qu'il me perd : car je suis perdue... »

— Je vous disais donc, madame, reprit tranquillement le duc, que je convenais de tout, parce que je suis capable de tout quand je veux tout.

L'actrice anglaise, assaillie par ce cynisme effronté, se fit silencieuse, digne, résignée, sans renoncer à se défendre; elle se rejeta ensuite au fond de sa chaise, croisa ses bras sur sa poitrine et regarda du côté opposé à celui qu'assiégeait le duc d'Orléans.

— Maintenant, madame, continua-t-il, que vous savez comment je me justifie, vous ne serez plus étonnée une autre fois si je cherche encore... mais il vous serait facile, madame, de me faire renoncer à ces moyens de ruse et souvent de violence que je désapprouve autant que vous... donnez-moi l'espoir...

Mary cherchait avec avidité au bout de chaque allée du Bosquet du Roi, et c'est un véritable labyrinthe d'allées, si elle ne pourrait pas fuir, échapper aux péripéties brutales d'une scène dont le dénoûment, quel qu'il fût, l'épouvantait. Cet homme!... qui ne connaissait ses mœurs abominables?... l'impunité qui lui était assurée... l'heure du spectacle qui approchait pour elle... car l'opéra devait être commencé depuis longtemps... Que de terreurs réunies!... Mais comment, comment fuir?... Que de regards lancés à la découverte autour d'elle! que de projets conçus, brisés, avortés, repoussés un instant! Rien que de simples haies d'aubépines, de troëne et de houx devant elle, il est vrai, mais ce rempart d'épines et de feuilles n'est-il pas aussi infranchissable, quand on n'est pas un chevreuil, qu'un mur de pierre?

Et puis ne serait-elle pas poursuivie par cet abominable séducteur, le plus agile des hommes? Donc, la fuite, la retraite, tout était impossible, aussi impossible que d'avoir pu prévoir ce qui arrivait.

— Donnez-moi l'espoir, dit de nouveau le duc, qui cette fois introduisait son bras dans l'intérieur de la chaise pour aller s'emparer de la main de la belle Anglaise, que vous ne serez pas toujours aussi froide pour moi, et je vous jure...

Mary avait brusquement retiré sa main et jeté sur le duc un de ces regards d'acier qui n'ont rien à envier aux poignards.

— Plus loin je recommencerai l'assaut, se dit le duc en collant ses gants contre ses mains. Oui, plus loin... plus loin, l'allée devient plus sombre... et moi et l'obscurité nous sommes deux.

La chaise avait repris son équilibre un instant déplacé par l'incident fugitif que nous venons de rapporter.

— Quelle soirée! se dit Mary; quelle soirée! comment finira-t-elle?

Au bout de l'allée, en effet, rendue beaucoup plus sombre par l'épaississement des haies, le duc d'Orléans dit aux porteurs :

— Je n'ai plus besoin de vos services; partez!

— Comment! partez! s'écria Mary Robinson justement alarmée. Que veut dire, monsieur...?

— Pardon! madame, ce sont des ordres que je leur donne...

— Je le vois bien, monsieur; mais ces ordres...

— Vous voyez aussi, madame, qu'ils sont exécutés.

Les deux coquins, — tous les porteurs de chaise, c'est constaté par l'histoire des mœurs, étaient d'affreux coquins, ivrognes, voleurs, complaisants infâmes, — les deux coquins, en effet, à l'aide de leurs pieds habitués à toutes les escapades, avaient escaladé, franchi la haie circulaire de clôture du Bosquet du Roi, et sans demander leur reste avaient gagné le large.

La crise devenait imminente.

Le duc d'Orléans ouvrit résolûment la portière et dit en tendant la main à Mary Robinson :

— Madame, toute résistance...

Une main, au même instant, s'appuyant sur le bras du duc, lui fit tourner la tête du côté de la pression éprouvée.

— Monsieur..., lui dit du même ton, mais un ton qui se moquait, monsieur!...

— Vous ici, monsieur le duc de Brissac... je ne m'attendais pas...

Mary Robinson respira... et jamais brise du soir ne fut plus fraîche ni plus vivifiante.

— Que vous arrive-t-il donc, cher duc? dit M. de Brissac; mais que vous arrive-t-il donc d'extraordinaire?... Cette solitude... une dame avec vous... une chaise sans porteurs...

Mary Robinson s'était replacée dans la chaise et bénissait son étoile.

— Ah! voilà!... voilà!... répondit le duc sérieusement embarrassé, entièrement écrasé par la présence, certes bien imprévue, du duc de Brissac, qui, on le devine, l'avait pas à pas suivi, depuis la matinée, par ordre de madame Du Barri... le duc de Brissac, qui avait aussi une clef des bosquets comme plusieurs personnes de la familiarité en avaient pareillement une au château... Ah! voilà! voilà..., chercha à répondre le duc d'Orléans, en essayant de se remettre le moins gauchement possible de l'embarras causé par ce maudit témoin... voilà! ces coquins de porteurs..., bégaya de nouveau le duc d'Orléans.

— Tous infâmes! c'est convenu, repartit M. de Brissac, et que vous ont-ils fait ?

Et le duc d'Orléans, tâtant le terrain avant de répondre, de peur de s'embourber encore davantage:

— A moi, rien. Mais à madame... Ces misérables!... il n'y a pas de punitions assez fortes... Non ! il n'y en a pas !

— Vraiment ! mais encore apprenez-moi quelle impertinence ils se sont permise envers madame...

— Figurez-vous, cher duc, continua le duc d'Orléans qui s'épuisait l'imagination pour inventer un motif vraisemblable... figurez-vous que les porteurs de madame!... Ah!... les scélérats ! les brigands!...

— Fort bien!... fort bien !... les porteurs de madame, dites-vous, oubliant le respect qu'ils doivent à madame, ont osé envers madame...

— Qui est étrangère... vous comprenez, cher duc... qui est étrangère, répliqua le duc d'Orléans.

— Je comprends : poursuivez, car je suis impatient de savoir...

Du fond de sa chaise, Mary Robinson jouissait du trouble, de l'embarras, de la confusion où ne cessait de s'empêtrer le duc d'Orléans, qui continuait à maudire, dans son âme violente et peu faite aux déroutes de cette nature, la venue si inopportune du duc de Brissac.

— Or, reprit-il, cette jeune dame étant étrangère, les porteurs ont conçu le coupable projet de la dépouiller... oui, cher Brissac, de la dépouiller.

— Voilà qui est bien abominable ! s'écria le duc, qui ajouta : — Mais de quoi ces misérables prétendaient-ils dépouiller madame ?

— Parbleu ! de ses diamants, répondit très-vite le duc d'Orléans, trop vite pour s'apercevoir que Mary Robinson n'avait sur elle ni or ni diamants ; que le costume du rôle qu'elle allait jouer était de la plus grande simplicité.

— Mais je ne vois pas de diamants sur madame, fit observer M. de Brissac.

— Ah bah ! mais...

— Mais je n'ai aucun diamant ni aucune pierre précieuse sur moi, ajouta malignement l'actrice remise peu à peu de son effroi, aucun ni aucune, monseigneur, et l'observation de M. de Brissac est juste...

— C'est qu'alors, reprit le duc d'Orléans, dont l'amour-propre saignait de se voir si cruellement fustigé, c'est qu'alors ils voulaient vous prendre autre chose. Voilà !

— Voilà ! redit M. de Brissac : ils voulaient prendre autre chose à madame.

— Mais quoi ? demanda malignement mistress Robinson elle-même.

— Comment ? demanda le duc d'Orléans qui feignit de n'avoir pas entendu.

— Madame, dit M. de Brissac au duc d'Orléans, demande ce qu'auraient cherché à lui prendre les deux porteurs qui viennent de s'enfuir.

— Ah! ceci, je l'ignore, dit impatiemment le duc d'Orléans qui ne voulait pas remarquer qu'on le tenait sur le gril de la raillerie. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, j'ai entendu, en me rendant à la Colonnade, les cris poussés par madame, et je me suis rendu bien vite auprès d'elle.

— Ici? demanda le duc de Brissac. Vous vous êtes rendu ici?

— Ici même.

— Dans le Bosquet du Roi où nous sommes?

— Oui.

— Les porteurs avaient donc une clef?

Le duc d'Orléans venait de s'enferrer de nouveau. Cependant il répondit :

— Ils avaient apparemment une clef.

— Qu'ils auraient aussi volée, ajouta le duc de Brissac.

— Qu'ils auraient aussi volée.

Mary Robinson, tout à fait rassurée, commençait à sourire de cette prolongation d'embarras pour le duc d'Orléans, battu pied à pied dans tous ses mensonges.

— Alors, reprit M. de Brissac, vous êtes accouru, disiez-vous, pour porter secours à madame, qui devait, je le suppose, crier bien fort, bien fort, puisque vous avez pu l'entendre de l'endroit probablement très-éloigné d'ici où vous passiez pour vous rendre à la Colonnade.

— Madame criait très-fort, répondit le duc d'Orléans.

— Je criais très-fort, dit Mary Robinson de sa voix la plus douce et en souriant derrière les lames de son éventail.

— Le reste se devine, continua M. de Brissac : le reste se devine, à votre vue les porteurs ou plutôt les voleurs ont fui...

— Ils ont fui, dit le duc d'Orléans, en passant par-dessus la haie.

— En passant par-dessus la haie, répondit non moins comiquement M. de Brissac, qui ajouta : — Mais vous ne me demandez pas, à votre tour, comment je me suis trouvé, à point nommé, ici, dans le Bosquet du Roi, pour vous venir en aide, aide heureusement inutile, puisque votre valeur personnelle a su rendre superflu mon concours.

— En effet, balbutia le duc, qui vit avec douleur recommencer sa torture : on le retournait sur le gril ; en effet, comment vous trouviez-vous à cette heure dans le Bosquet du Roi? — Du diable s'il m'importe le moins du monde de le savoir! Et il ajouta, toujours furieux et mentalement : — Que le diable l'emporte! voilà l'essentiel.

— C'est que moi aussi j'ai entendu crier madame.

— Ah! vous aussi! monsieur de Brissac.

— Oui, et me dirigeant sur le bruit entendu...

— Décidément Brissac se joue abominablement de

moi, se dit le duc : il n'a entendu aucun cri... aucun cri n'a été poussé... Je suis sa dupe... si je ne suis que la sienne... Pour se jeter ainsi entre mistress Robinson et moi, il faut qu'on m'ait épié... c'est un parti pris de me croiser toujours dans cette aventure... Eh bien ! nous verrons... la journée n'est pas finie...

Elle était toutefois fort mal commencée pour le duc d'Orléans, qui eut le dernier déboire que voici, lorsque M. de Brissac acheva ainsi sa phrase :

— Oui, et me dirigeant sur le bruit entendu, je suis arrivé jusqu'au Bosquet du Roi, où je me félicite de n'avoir à offrir que des services de pure inutilité. Mais il en est un pourtant tout de courtoisie que nous devons tous les deux, cher duc, vous et moi, à madame, c'est de ne pas la laisser plus longtemps exposée à la fraîcheur du soir.

— Vous avez raison, cher Brissac, s'écria le duc d'Orléans, charmé de terminer une scène où il n'avait pas eu le beau côté, pressé de sortir de ce bosquet où il se sentait comme emprisonné, lui qui avait si bien cru... Oui, sortons... ramenons madame à la Colonnade.

Le duc d'Orléans tendit une seconde fois la main à Mary Robinson, et une seconde fois celle du duc de Brissac vint l'arrêter.

— Votre Altesse n'y songe pas ?

— Encore ! dit le duc d'un ton froid et pincé qui sentait la provocation. Encore, monsieur de Brissac !... Votre intention...

— Quelle intention ?

— Il me semble que depuis une demi-heure vous avez l'intention de vous opposer...

— Je ne m'oppose qu'à une seule chose, monsieur le duc, c'est que vous accompagniez madame...

— Vous vous opposeriez ! ah ! monsieur de Brissac, mais vos paroles vont plus loin en ce moment que votre pensée.

— Du tout, monsieur le duc, car ma pensée est que vous n'accompagnerez pas à pied madame.

— Mais...

— En robe de gaze.

— Mais... oui... sans doute.... la gaze...

— En souliers de satin.

— Mais, enfin, quoique je convienne... madame s'est cependant promenée, si je ne me trompe, une partie de l'après-midi à Trianon, dans ce costume, avec cette même chaussure...

— Dans l'après-midi sans doute, mais voyez la fraîcheur qui est descendue depuis une heure... l'air est froid... la terre est presque humide...

Le duc se rendait à ces raisons, mais il frémissait de se voir ainsi contrarié à chaque instant... et il reprit avec une amertume peu déguisée :

— Mais cependant madame ne peut rester ici...

— Je le pense bien, dit Mary Robinson, et je vous préviens même, messieurs, que je n'ai plus que dix mi-

nutes... l'opéra doit être fini... ce doit être l'entr'acte. Et faire attendre la reine!

— Impossible! s'écria M. de Brissac.

— Impossible! répéta le duc d'Orléans, mais comment alors conduire madame jusqu'à la Colonnade?... Je ne vois pas...

— Je vois un moyen, moi.

— Vous voyez un moyen, monsieur de Brissac?

— Peu usité...

— Qu'importe!

— Moi, je ne recule pas devant la nécessité de le prendre...

— Quel est-il? voyons...

— Messieurs, il se fait bien tard, dit de nouveau Mary Robinson en montrant le ciel du bout de son éventail.

— Décidons-nous! monsieur de Brissac, dit le duc d'Orléans.

— Je suis tout décidé, dit aussitôt M. de Brissac qui, se plaçant derrière la chaise, entre les deux brancards qu'il saisit de ses nobles mains ducales, se mit en posture de remplir les fonctions de porteur.

— Quoi! s'écria le duc d'Orléans, c'est là le moyen?

— Sans doute!

— Qu'est-ce donc? s'informa Mary Robinson en mettant la tête à la portière pour savoir ce qui avait lieu; elle la retira en riant.

— Quoi! vous voulez... ? reprit le duc d'Orléans.

— Je veux que nous soyons, vous et moi, pour cinq minutes, les porteurs de madame, que nous la ramenions en chaise à la Colonnade, puisque nous ne pouvons la ramener à pied.

— Quelle idée?

— En avez-vous une meilleure?...

— Mais porteur de chaise...

— Je suis fier de l'emploi en pareille circonstance, dit le duc de Brissac, qui, en secouant les bâtons de la chaise, ajouta : — Allons! allons! à l'ouvrage, Altesse!

— Vous êtes d'une galanterie, Brissac, murmura le duc, d'une galanterie aujourd'hui...

Et en passant le long de la chaise pour se glisser entre les brancards, il salua d'un sourire plein de grâce et de rage Mary Robinson, qui lui dit d'un air plein de compassion :

— Que je suis fâchée!... quoi! vous voudriez... ?

— Mais comment, madame, est-ce que tout le monde ne doit pas être votre serviteur ?

Il avait pris les deux bâtons de la chaise.

— Y êtes-vous, duc?

— Oui, monsieur de Brissac, oui.

— Soulevons !

— Soulevons! répéta le duc d'Orléans, le dos voûté sous sa charge.

— Et, maintenant, marchons!

— Marchons!

— Pas de soubresauts, duc...

— Mais, monsieur de Brissac..., ce n'est pas mon métier de porter.

— Ni moi non plus. Voilà que cela va déjà beaucoup mieux.

— Je vous remercie, monsieur de Brissac.

— N'êtes-vous pas trop secouée? demanda ensuite M. de Brissac à Mary Robinson.

— Admirablement bien! messieurs...

— Vous voulez encourager Son Altesse et moi.

— Non! c'est d'une douceur...

— Vous entendez, Altesse, c'est d'une douceur...

— D'une très-grande douceur, murmura le duc tout en traînant son fardeau; d'une très-grande douceur!...

Ceci alla parfaitement bien tant qu'ils furent dans le Bosquet du Roi, mais une fois dehors, une fois dans l'allée de Bacchus et de Saturne qu'ils furent bien obligés de prendre pour se rendre à la Colonnade, les spectateurs commencèrent à se montrer. Les premiers promeneurs se dirent : — Mais qu'est-ce donc?... Des porteurs en habit de prince!... Les autres se communiquèrent leur étonnement... On rit après s'être étonné... on se rangea sur le passage de ce phénomène... on s'appela pour se le montrer et chercher réciproquement à s'expliquer comment... deux princes, deux ducs... Ils furent reconnus...

— Nous sommes reconnus, monsieur de Brissac, dit le duc d'Orléans en tournant légèrement la tête vers son compagnon à l'autre bout du brancard.

— Eh bien, soyons reconnus.

— On nous plaisantera.

— C'est possible!

— C'est désagréable parfois.

— Cela dépend...

— Je ne suis pas habitué, pour ma part, à souffrir...

— Croyez bien, Altesse, que de mon côté je n'aime pas non plus qu'on me raille.

— Est-ce une manière de me demander si j'ai voulu vous railler?

— Mais...

— Comme il vous plaira, monsieur de Brissac!

— Mais, messieurs, s'écria Mary Robinson, vous allez me verser; faites attention!

II

— Ah ! pardon, madame, dit M. de Brissac ; mais c'est la vivacité de M. le duc d'Orléans qui est cause...

— C'est la vôtre.

— Mille pardons ! c'est bien la vôtre, monsieur le duc ; vous ne gardez aucune régularité dans le mouvement de vos bras.

— Mes bras ! mes bras !

— Ni dans celui de vos pieds.

— Je marche, monsieur le comte, je marche !... n'est-ce pas assez ?

— Il faut bien d'autres conditions, monsieur le duc.

— D'autres conditions ! d'autres conditions ! je n'ai jamais été en condition... Apprenez !...

— Qui en doute?

— A la fin ! monsieur le comte... !

— Permettez...

— Non, monsieur !

Et les promeneurs, qui devenaient de plus en plus nombreux et de plus en plus de cour, à mesure que la chaise se rapprochait de la Colonnade, disaient, se gênant de moins en moins :

— Tiens ! c'est le duc d'Orléans !

— Tiens ! c'est M. de Brissac !

— Tiens ! l'Anglaise de madame Du Barri !

— A qui en veulent-ils donc?

— Pourquoi deux ducs et cette dame en pareil équipage?

— Ils la promènent comme une châsse !

— C'est donc un pari?

Aux secousses nerveuses qu'éprouvait la chaise, il était facile d'apprécier la contrariété intérieure et terrible qu'éprouvait le duc d'Orléans : elle n'était plus balancée mollement, allure ordinaire de ces véhicules brisés par la révolution, qui fit bien : elle se penchait comme une barque au roulis de la mer, elle inclinait souvent jusqu'à faire pousser de petits cris d'effroi à

mistress Mary Robinson, qui tremblait aussi de voir l'heure d'entrer en scène s'approcher...

Quand ils ne furent plus qu'à une cinquantaine de pas de la Colonnade, la foule de curieux émerveillés de voir cette chaise entre ces deux illustres porteurs fut si grande, si compacte, si railleuse, qu'il y eut difficulté et courage à l'affronter pour la traverser.

— Monsieur le duc?... dit Brissac en ce moment même.

— Quoi donc ! monsieur de Brissac?

— Connaissez-vous la chanson des porteurs?

— Je ne la connais pas.

— C'est fâcheux ! nous l'aurions chantée.

— Très-fâcheux.

— Elle est très-grivoise.

Les porteurs de Versailles
Sont discrets et galants.

— Je vous dis que je ne la sais pas...

— Il ne faut pas s'emporter pour si peu...

Et les curieux du grand monde de saluer sur le passage de la chaise et de dire :

— Monsieur le duc, vous avez une grâce...

Et les dames du grand monde :

— Monsieur le duc, je vous prends à mon service.

Et Brissac de répondre :

Les porteurs de Versailles
Sont discrets et galants.

— Si c'est pour vous moquer décidément de moi, monsieur de Brissac...

Et dans ce moment, le duc d'Orléans, furieux, oublie qu'il tient les brancards de la chaise; il les lâche et va vers M. de Brissac.

La chaise tombe de la hauteur où il la laisse.

Heureusement Mary Robinson avait depuis longtemps prévu l'accident : elle ouvre la portière et saute sur le sable et le gazon.

L'opéra de *Titon et l'Aurore* venait de finir.

L'entr'acte placé entre l'opéra et la petite comédie laissait passer sous les tentures de la Colonnade ceux qui venaient d'assister à l'œuvre lyrique de Mondonville.

Mary Robinson était arrivée en temps pour la comédie. Elle entra dans le pavillon destiné à la toilette des acteurs où elle se reposa des émotions par lesquelles elle venait de passer. Mais cet entr'acte devait être plus long qu'elle ne l'avait prévu.

Une surprise était ménagée aux invités de cette fête dans le parc de Versailles, de cette première fête de printemps.

Nous allons dire quelle fut cette surprise qui précéda la petite pièce de la *Belle Primerose*.

Le soleil était descendu depuis une heure sous l'horizon, emportant avec lui les myriades de couleurs dont il avait bariolé les parterres. Avec lui s'étaient évanouis le reflet des épées, les lueurs des boucles, les vagues de soie et de plumes dont l'air avait été plein jusqu'à son coucher. Une tendre obscurité s'était faite et avait coulé doucement, comme une gaze, de la cime des arbres dans les allées, qui n'avaient rien perdu de leur population de la journée.

Par la spacieuse allée royale, par les frais corridors qui y aboutissent, par les ruelles mystérieuses des bosquets, par les sentiers du grand et du petit parc, par les marches de marbre et de gazon, par les bords du canal, allaient et venaient, passaient et disparaissaient, montaient et descendaient des groupes sans fin, agitant les murs ondoyants des massifs de leurs coudes à l'étroit, et balayant les chemins sablés des queues de leurs longues robes, quand elles n'étaient pas soulevées par de jeunes domestiques noirs comme la nuit.

Bientôt on ne vit plus, mais on entendit le murmure des eaux tombant dans le granit, le chuchotement des voix joyeuses des promeneurs, la pression veloutée des mules sur le gazon, le chant aérien de quelques oiseaux perdus dans les hauteurs des arbres. Au milieu de cette confusion harmonieuse, de ce bourdonnement de femmes si expansives vers le soir, on respirait les émanations floréales du printemps mêlées aux senteurs qui s'exha-

laient des robes et des coiffures. Les lueurs des premières étoiles scintillaient dans les petites glaces oblongues que les dames faisaient valoir avec une grâce infinie dans leurs mains; c'était une ivresse vivifiante, empreinte, par on ne sait quel caractère particulier à cette époque, des magnificences de la nature et de la royauté.

Tout à coup la nuit fut interrompue, le jour se fit, les eaux se turent, les oiseaux s'envolèrent.

Un cri universel fut suivi d'un immense silence et d'une immense clarté.

Dans son éblouissement spontané, la foule, se tournant vers le château, put contempler au sommet du jardin l'image tranquille et lumineuse de Louis XIV, dominant, au milieu d'une auréole, sa cour et sa création : il semblait s'admirer dans son œuvre et la regarder du fond d'une percée du ciel.

Ce vaste éclair s'éteignit, et la nuit régna de nouveau, mais une nuit tourmentée par des coups de tonnerre précipités, et sillonnée par des jets de lumières sans nombre.

Le feu d'artifice commençait.

Du château à la pointe de Galie, de Trianon à la Ménagerie, la croix liquide du canal mesura l'espace embrasé. Le feu avait remplacé l'eau des bassins, ou plutôt l'eau avait pris feu; la flamme suivait le contour des allées; elle dessinait les formes et montait aux

arbres comme un écureuil; elle s'élargissait dans les rameaux pour en rougir le feuillage et pour porter au haut des airs les chiffres du roi et de la reine.

Les dieux et les déesses, les tritons, les amours, les obélisques, lançaient, soufflaient du feu par leurs bouches, par leurs conques et par leurs narines. Pour employer une comparaison du temps, Pluton donnait une soirée à l'Olympe. La gravure a éternisé les effets pyrotechniques de ces sortes de soirées volcaniques. Elle a rendu, sur un vélin tout sombre et tout déchiré par des lignes blanches, comme en laisse la foudre en ouvrant les nuées, les effets de ces convulsions de la lumière.

C'est un rêve sur les ruines de quelque ville biblique au milieu d'un sommeil lourd, par une nuit d'été. Les blocs carrés du château, les angles de marbre pointant partout, les lustres rouges, perdus dans les profondeurs des salons; les rampes de géants se penchant sur des bassins gardés par des sphinx et des fleuves de bronze qui allongent leurs pieds de colosse sous les eaux; les ovales des bassins, les galeries des statues, étaient tantôt, à la lumière, des splendeurs réelles, tantôt, dans une obscurité fugitive, des fantômes blanchissant derrière leurs voiles.

Quand la terre, l'eau et le ciel, eurent été assez tourmentés, un jour semblable à celui qui avait précédé le feu d'artifice se répandit de nouveau, mais d'une manière variée et pour ne plus s'éteindre de la nuit. Le parc et le

château étincelèrent de milliers de lampions qui en tracèrent le plan dans les ténèbres. On eût dit que le feu s'était figé et s'était fait diamant sur chaque pointe où il avait passé. C'était un Versailles nouveau, bâti par un Louis XIV fabuleux, roi de quelque soleil.

Le jardin resta ainsi éclairé et le spectacle recommença sous les tentures de la Colonnade. La *Belle Primerose* allait être jouée.

Comme la foule était grande à cette représentation, il n'était pas facile de se rendre un compte exact de la présence ou de l'absence, — parfois momentanée seulement, — des nobles spectateurs ; le va-et-vient avait la mobilité des représentations publiques. Ainsi le duc d'Orléans, après sa splendide déconvenue du Bosquet du Roi, était allé modestement prendre place un instant dans la partie inférieure de la salle qui tenait à l'orchestre, c'est-à-dire la plus rapprochée de la sortie; plus tard il était apparu au sommet des gradins du fond, sans que cette inquiétude de position, sans que ces déplacements successifs eussent été beaucoup plus remarqués que ceux de madame Du Barri qu'on voyait tantôt à côté de M. de Saint-Florentin, causant tout haut avec le duc de Richelieu, tantôt parlant à l'oreille de son ami le duc d'Aiguillon près d'une des entrées principales de la Colonnade.

Elle était arrivée au spectacle de la Colonnade entre la comtesse de l'Hôpital et la marquise de Montmorency et

presque en même temps que la duchesse de Valentinois et la duchesse de Mirepoix, cette même duchesse de Mirepoix, qui avait été quelques années auparavant l'occasion d'une anecdote charmante, relevée par une de ces boutades colorées si familières aux lèvres pittoresques de madame Du Barri. Voici cette courte anecdote.

Le premier janvier 1770, madame Du Barri demande au roi pour ses étrennes les *Loges de Nantes*, c'est-à-dire d'un seul coup 40,000 livres de revenu, dont jouissait auparavant la duchesse de Lauraguais. Le roi refuse, elle se fâche; le naturel jaillit, il éclate, elle s'écrie : Le *diable m'emporte! si je vous demande encore quelque chose!* — Vous commencez mal l'année, dit le roi en souriant, mais, je vous le répète, je n'y puis plus rien; j'en suis désolé pour madame de Mirepoix, à qui vous destinez ce cadeau. Il est déjà promis. — Et à qui, sire? — A vous, madame; ce sont les étrennes que je vous ai réservées.

La musique joua un morceau tiré du fameux opéra de Rameau, les *Indes galantes*, après lequel commença la comédie destinée à mettre en relief les qualités dramatiques de la jeune étrangère que chacun était avide de voir et d'entendre, malgré l'accumulation de plaisirs de cette soirée royale. Le sujet avait le caractère simple et un peu nu des ouvrages secondaires de l'époque et le tissu élémentaire de toutes les pièces de ce genre de composition; c'était plutôt un scenario, un motif à déve-

lopper par l'artiste ingénieux, qu'une pièce, un canevas qu'une broderie. Une jeune Anglaise, du doux et romanesque nom de Primerose, — quelle jeune Anglaise ne s'appelle pas un peu Primerose? — est tendrement aimée d'un jeune officier de marine qu'elle n'aime pas moins de son côté. Tout irait donc à souhait ou peu s'en faut. Mais Dieu, qui savait sans doute ce qu'il faisait, Dieu, en créant l'amour, eut aussi la pensée de créer des parents et d'en créer beaucoup, — père, mère, oncle, tuteur naturel, etc., etc. Les parents de la sensible Primerose s'opposent dès le début à cette charmante union de leur fille avec le passionné Hamilton; c'est Hamilton que se nomme l'officier de marine. Pourquoi s'y opposent-ils? Hamilton, nous répond l'auteur de la comédie, — comédie un peu drame, — n'est pas assez fortuné. — On dirait aujourd'hui en meilleur français : Hamilton n'est pas assez riche. Mais passons sur le barbarisme de la langue pour arriver plus vite sur la barbarie des parents de la belle Primerose. Non-seulement ces parents bizarres et dénaturés, — ils le sont tous! — ne veulent pas le marier à Hamilton, — Hamilton! un si joli nom pourtant! parce qu'il n'est pas assez fortuné, parce qu'il n'a de l'or que sur ses aiguillettes d'officier de marine, parce qu'ils mourraient de faim, elle et lui, au bout d'un an de ménage, — comme si cela regardait les parents, je vous le demande! — mais encore ils prétendent l'unir à un rival qu'elle déteste, à lord Madisson! Mais il est

lord, mais il est fortuné, mais il vit de ses revenus, mais il a peut-être quelques cheveux gris; quel rival détesté n'a pas quelques touffes de cheveux gris? Vainement la malheureuse Primerose se jette aux pieds de ses cruels parents : rien ne peut les attendrir, rien ne peut les toucher : ce sont des modèles classiques de parents. Dans cette scène toute écrite en anglais, mais où la passion tenait plus de place que les mots, comme dans toute scène bien faite, mistress Robinson s'éleva à la hauteur sereine de la grande douleur dramatique anglaise, la plus vraie et la plus profonde qui soit au monde. Ce n'était pas cette douleur rance et moisie de notre littérature d'alors, composée de petits pleurs, de petits cris, de petits aboiements renouvelés des Grecs, de petites minauderies, de larmes sèches conservées dans des lacrymatoires romains exhumés des fouilles de la Campanie.

Mais Mary Robinson eut surtout un moment sublime : dans le cours du premier acte, sa mère élève déjà ses bras pour la maudire; elle glisse rapidement sous ses bras chargés d'anathèmes pour coller ses lèvres au sein d'où allait partir cette malédiction, et elle s'écrie : —Non! non! d'où est sortie la vie ne doit pas sortir la mort; le lait et le poison ne s'échappent pas de la même source. Père, maudissez-moi, mais vous, mère, taisez-vous! Les mères ne doivent jamais maudire! Un voile sembla tomber de devant les yeux de toute cette société païenne,

factice, et, il faut bien le dire aussi, quoiqu'elle dût être bientôt si malheureuse, de cette société si corrompue de la fin du dix-huitième siècle.

L'art dramatique lui apportait un nouvel évangile par la voix éloquente, par le regard, par les lèvres, par l'âme vivante de cette jeune fille anglaise qui a laissé un impérissable nom dans son pays, un nom répété du salon à la chaumière, du palais au vaisseau, comme celui de Pope et de Byron. Toute cette société sceptique, athée, voltairienne jusqu'à la moelle des os, frissonna à ce grand cri filial qui alla les empoisonner sous leurs dentelles et leurs velours, et leur dit : — Vous pleurerez, je le veux ! Pleurez donc ! pleurez encore ! pleurez toujours ! Et elle pleura sans honte, à ciel ouvert, n'essuyant pas même ses larmes, tant elle applaudissait, tant elle était brisée, émue. Les hommes se levèrent avec respect, les femmes agitaient leurs mouchoirs ; une pluie parfumée de bouquets, de ces beaux bouquets de Trianon, joncha la scène ; la reine, l'adorable Marie-Antoinette, détacha le sien, qu'entourait une torsade d'or et de perles, et le fit porter par son chevalier d'honneur à la belle actrice qui avait ployé le genou pour saluer tant d'hommages.

Ce fut un beau, un doux moment pour elle, celui de cette explosion d'enthousiasme universel, frénétique, brûlant comme la passion d'un seul ; ce fut peut-être le plus doux de sa vie. L'art dramatique, cet art qui sem-

blait être perdu pour elle depuis ses malheurs, cet art qu'elle avait négligé pour lui, pour son prince de Galles, cet art la vengeait à la face du ciel! Elle la faisait la femme la plus célèbre de son pays aux yeux de la nation la plus éclairée de la terre. Son âme reconnaissante monta vers le ciel au milieu de toutes ces pompes de la royauté. Ah! c'était un magnifique spectacle! Si de nos jours on n'avait pas vu l'Amérique entière, et ceci soit dit à son honneur, venir en pèlerinage du fond de l'Arkansas et du sommet des montagnes Bleues, pour applaudir à la voix céleste d'une jeune fille de la Suède, on ne comprendrait pas ce que nous voulons faire comprendre ici, cet élan immodéré, irrésistible de toute une société résumée en sa fleur vers une actrice étrangère, hier encore une simple curiosité de parc et de salon. Malheureusement la furie française, qui ne perd jamais ses droits, s'en mêlant, on jeta à toute volée le nom du prince de Galles à travers ce bruit d'éloges. — Comment! disait-on sans se gêner, de place en place; c'est un drôle et un ladre, ajoutait-on; un aimable faquin et un vrai grippe-sou, ajoutait encore cette jeune noblesse de Versailles, étourdie, débraillée, c'est vrai, mais généreuse à plaisir et prodigue à épuiser tous les veaux gras des herbages de la Normandie. Que madame Du Barri était triomphante et heureuse de ce grand succès de sa protégée, et quel parti, remarquez-le en passant, n'allait-elle pas tirer de cette disposition des esprits en sa faveur

à cette soirée de Luciennes qui allait suivre immédiatement celle de Versailles?... Mais celle de Versailles, ne l'oublions pas, n'est pas finie : achevons de la raconter.

III

Sous l'inspiration de son amant, la gentille et bien imprudente Primerose prend la résolution de fuir la maison paternelle et de suivre l'adoré Hamilton partout où il voudra l'entraîner. Donc, par une nuit d'hiver, quand la nuit couvre la terre, que le givre fait d'autant de branches d'arbres des fils de cristal, la jeune fille abandonne le seuil des premiers ans. Ses adieux sont touchants; elle hésite encore, mais le carrosse classique l'attend dans l'allée voisine, le carrosse de Lovelace; le cocher est assis sur son siége, ce cocher au carrick jaune

et au nez rouge; le domestique est debout au bord du marchepied : et enveloppé jusqu'aux yeux de son large manteau sombre, Hamilton, brûlant d'impatience, est là, n'attendant plus que l'arrivée de sa maîtresse. Rappelez-vous les tailles-douces : les Désenne et les Moreau. Elle fait un dernier effort, elle va se détacher, elle se détache de tout ce qui lui fut cher, et elle court se livrer à son étoile, c'est-à-dire à son amant. Le fouet retentit, les roues écrasent la neige : ils sont partis! Cette scène, presque toute de physionomie, continua le succès déjà obtenu par Mary Robinson auprès de son aristocratique public. Elle fut admirable de clarté et de vérité dans son jeu. On crut voir un enlèvement réel et toutes ses péripéties curieuses.

Il était d'usage alors dans les romans anglais, dont la vogue était prodigieuse en France, et dans toutes les comédies, — les comédies qui ne sont, vues de près, que la mise en scène des romans, — il était d'usage que tous les enlèvements se fissent d'Angleterre en France. On passait avec l'aide des amours et du paquebot sur le continent. C'est donc sur le continent que la séduisante Primerose et le tendre Hamilton ont résolu, libres de leurs actions désormais, d'aller savourer tous les quartiers de la lune de miel, — honey-moon. Ils s'embarquent à Douvres, — autre tradition consacrée par le roman anglais au beau temps des vignettes, — et ils font voile pour Calais, port de mer dont la guerre, dans

ses vicissitudes, a pu priver la couronne d'Angleterre, mais demeuré éternellement en possession des cœurs sensibles anglais, jaloux de s'unir sur une terre libre.

La vie serait trop belle, les comédies trop vite faites, si tout se terminait là. L'art veut d'autres obstacles; réjouissez-vous! Voici l'obstacle, si vous avez douté toutefois qu'il dût se présenter. Vous n'avez pas oublié lord Madisson, le rival riche, pommelé et détesté. En lord accompli, Madisson a semé partout des espions. Ces espions l'ont tenu au courant des projets de fuite des deux jeunes gens; car ils ont parlé, car ils auront fait quelque confidence : comment cela ne serait-il pas? Que fait Madisson dès qu'il a connaissance de l'évasion préméditée? Il se déguise d'abord en fermier; plus tard en matelot; et c'est sous ce second déguisement qu'il accomplit, lui aussi, la traversée orageuse de la Manche sur le paquebot où sont embarqués les deux amants.

Ainsi, lorsqu'on les croit heureux, sauvés, nageant en plein miel, le vautour crochu dont ils sont suivis pas à pas, se montre, mais dans l'ombre, et se prépare à fondre, ailes déployées, sur eux. Que fait le vautour en attendant? Il fait prendre, à un traître à ses ordres, le carrick pistache, les bottes fortes, la perruque graisseuse d'un postillon. Maintenant suivez le drame domestique dans ses allures perfides. Au premier relais de Calais à Paris où les deux tourtereaux anglais ont le projet d'aller cacher leur bonheur, le faux postillon, dressé par

lord Madisson, se présente et leur dit d'un accent haletant et convaincu qu'ils sont poursuivis depuis Douvres par lord Madisson lui-même et par des gens chargés par leurs propres parents de les arrêter sous bonne forme et de les ramener en Angleterre.

Désespoir amer, douleur profonde des deux amants! Ils perdent, en vrais amants, la tête, le courage, le sang-froid, et dans leur égarement ils suivent le conseil du faux postillon, du traître caché sous cette enveloppe rustique, mais généreuse; car tous les postillons, il faut le dire, n'ont pas des bottes aussi perverses. Il leur dit, le misérable! qu'ils n'ont qu'un moyen de salut, un seul! c'est celui de se séparer pendant quelques heures, afin de dérouter, prétend-il, les abominables calculs de lord Madisson. — Nous séparer! — Oui, mais pour vous réunir, mes jeunes amis, trois relais plus loin, dans un endroit éloigné de la grande route : vous serez sauvés alors! Et il dit l'endroit, il le désigne avec soin; le sentier... la borne blanche... l'arbre touffu... puis il se charge lui-même de conduire la belle et trop crédule Primerose à son amant; son amant dont elle ne consent pas encore pourtant à se séparer. — Pas d'hésitation! pas de scrupule! pas de calcul! s'écrie le faux postillon vendu au lord. Ah! c'est un temps perdu pour l'exécution! Séparez-vous! séparez-vous! lord Madisson accourt; vos parents, on vous l'a dit, l'accompagnent.

Leurs voitures sont derrière vous! Voulez-vous, oui ou non, être l'un à l'autre?

— Oui! oh! oui! répondent effrayés les pauvres amants.

— Eh bien! quittez-vous : suivez-moi, miss Primerose! et vous, Hamilton, prenez à droite, tandis que nous prenons, elle et moi, à gauche. En voiture tous les deux! en voiture! en voiture!

Voilà donc miss Primerose en voiture; miss Primerose sous la sauvegarde du postillon que vous savez! L'infâme Madisson, de son côté, se dit alors dans la joie ténébreuse de son âme : La belle Primerose est tombée dans le piége, elle est à moi! elle est à moi!

Le misérable lord a ainsi combiné son plan de séduction; nous dirons dans un instant quel était celui du duc d'Orléans, décidé à jouer derrière le rideau, dans cet ouvrage, le rôle de Madisson, mais à le jouer jusqu'au bout. On verra que le dénoûment arrangé par l'auteur, dénoûment dont Son Altesse comptait directement profiter, puisqu'il avait, pour ainsi dire, dicté lui-même la pièce, n'eut pas lieu tout à fait de la manière prévue par l'auteur et par lui. Disons d'abord le dénoûment de l'auteur. Aussitôt que miss Primerose est placée dans la voiture où elle se trouve naturellement toute seule, lord Madisson, caché quelques pas plus loin, monte brusquement à cheval, et les deux choses, la voiture et le cheval, partent au galop en même temps. On ne

prévoit que trop la destinée promise à miss Primerose, sous une telle sauvegarde. Mais espérez, il va s'en déclarer une en sa faveur, une plus mystérieuse, aussi puissante peut-être, et qui fait rarement défaut aux âmes véritablement pures, du moins les romanciers, ces grands théologiens l'affirment. Cette protection, — le lecteur honnête l'a deviné, — c'est la Providence. Quel va être son mode d'action ? Comment s'établira la lutte entre elle et le mauvais génie du lord ? Tout cela sera bien simple ; aussi simple que banal. Un orage éclate sur le passage de la voiture qui emporte l'infortunée Primerose ; la foudre sillonne, déchire la nue et vient tout juste briser en mille pièces la voiture, cette voiture qui allait livrer la sage Primerose aux coupables intentions de l'exécrable Madisson. Primerose ne reçoit aucune blessure, mais, près de Madisson étourdi, le faux postillon est réduit en cendres ainsi que son si peu regrettable carrick. Pourquoi le cocher et non pas Madisson ? N'importe, le reste marchait avec la même magnificence de moyens. Un vieux bûcheron, conduit par la même Providence sur le théâtre de l'événement, emmenait Primerose effrayée et même un peu mouillée à l'auberge, au relais où Hamilton était déjà revenu le désespoir dans l'âme, agité du pressentiment qu'on l'avait joué. Ivres de joie et d'amour, les deux amants retrouvés tombaient éperdus dans les bras l'un de l'autre, en remerciant la Providence, qui l'avait bien mérité. Quant aux parents,

car il faut un peu y penser, ils revenaient à de meilleurs sentiments ; ils bénissaient les enfants, après les avoir maudits, ce qui s'obtient au théâtre à peu près par le même mouvement de bras.

Oui, mais si tel était le dénoûment de l'auteur, et nous n'y changeons rien, tel n'était pas tout à fait, venons-nous déjà de dire, celui qu'avait ruminé le duc d'Orléans.

Quelques minutes avant l'instant où le faux postillon au carrick pistache insinuait son perfide moyen de salut aux deux jeunes amants, on avait vu le prince s'échapper furtivement de la salle de la Colonnade et aller à son projet. « On avait vu » n'est pas la manière exacte de dire la chose.

La comtesse Du Barri seule avait vu, parce qu'elle y avait un grand intérêt, le mouvement du duc, et une minute après l'avoir vu exécuter, elle quittait sans affectation, elle aussi, la Colonnade où, dans la pensée de disparaître à un moment donné, et sans être trop remarquée, elle n'avait jamais occupé longtemps la même place. Aussi, ni son absence ni celle du duc d'Orléans ne furent trop commentées.

La pièce de la belle Primerose marcha ensuite de dernières scènes en dernières scènes jusqu'au dénoûment, c'est-à-dire jusqu'à l'avant-dernière péripétie, qui fut pour l'auguste public de la Colonnade celle que nous allons dire. Hamilton revenait, comme dans le dé-

noûment de l'auteur, et se désespérait de n'avoir pas rencontré Primerose au relais convenu.

Or, pour lier le duc d'Orléans au dénoûment véritable, à celui des deux qui nous intéresse le plus, voici ce qui devait arriver et voici ce qui nous reste à dire. Dès que Primerose eut consenti par surprise à suivre le faux postillon, une voiture s'avança au milieu de la salle de la Colonnade, et, sous les traits de Mary Robinson la trop confiante fille y monta, après avoir pris dans une espèce de pavillon dressé à cet effet sur le théâtre une mantille dont elle se couvrit la tête et les épaules.

La voiture partit ensuite au triple galop sous les tentures soulevées qu'on tint longtemps ainsi suspendues, afin que les nobles spectateurs, par un admirable jeu de scène, pussent la voir s'enfuir au loin et se perdre dans l'espace.

Il était arrêté entre les gens chargés de cette besogne toute matérielle, que le carrosse sortirait par la grille du Dragon et rentrerait par celle de Neptune!

Arrivé à la première de ces grilles, le postillon, qui avait reçu des ordres en conséquence, arrêta les chevaux prêts à repartir, mais non pour rentrer, — comme il était convenu, — par la grille de Neptune; et le duc d'Orléans se présente aussitôt à la portière! Il l'ouvre; le marchepied s'abat, il monte d'un trait; la portière se referme... O bonheur! non pas ô bonheur! plutôt ô surprise! ce n'est pas Mary Robinson que Son Altesse entoure

de ses bras trop empressés; c'est madame Du Barri, qui, enveloppée d'une mantille semblable à celle de Mary Robinson, s'était glissée à sa place dans la voiture au moment de l'enlèvement. Le petit pavillon placé sur le théâtre avait favorisé ce facile jeu de scène.

Le duc d'Orléans fut encore plus foudroyé que le faux postillon n'était censé l'avoir été dans la pièce.

— Mon cher duc, eh bien?

— Bien joué, madame la comtesse.

— Mon cher duc, vous m'avez jouée sur votre théâtre de Monceaux.

— Bien joué, comtesse!

— Vous m'avez jouée sur votre théâtre de Sainte-Assise.

— Bien joué! bien joué! comtesse!

— Vous m'avez jouée sur votre théâtre de Gennevilliers.

— Oh! très-bien joué! comtesse!

— Tous m'avez jouée sur votre théâtre de Villers-Cotterets.

— Oh! admirablement joué, comtesse!

— Me croyez-vous quitte envers vous?

Il fut impossible au duc d'Orléans pendant les premières minutes de la surprise de dire autre chose que ce qu'il venait de dire : — Oh! vous m'avez joué, bien joué, admirablement joué!

En effet, il était joué comme un prince : il l'était bien!

Tandis que cette joyeuse et mirifique mystification se passait à la grille du parc, Mary Robinson, achevant la pièce, rentrait tranquillement en scène, comme nous l'avons dit, dans le dénoûment de l'auteur, et voyait sous les traits de la belle Primerose couronner son amour par les bravos de l'assemblée, enchantée de tant de grâce, de tant d'esprit, de tant d'originalité et de tant de décence unie à tant de passion.

La reine l'envoya féliciter une seconde fois par son chevalier d'honneur; preuve d'estime jusqu'alors sans égale!

La fête de Versailles était finie; celle de Luciennes allait commencer.

Après s'être vengée du duc d'Orléans à Versailles, la comtesse allait essayer, à Luciennes, de venger Mary Robinson du prince de Galles, et de s'en venger en grande courtisane et en femme d'esprit. Suivez-nous si cela vous est agréable, et si vous ne le voulez pas, restez!

IV

La nuit était assez avancée quand la fête de Versailles atteignit sa dernière minute de plaisir ; les étoiles commençaient à pâlir derrière les errantes nuées roses et blanches du matin. Les chaises à porteurs furent aussitôt envahies, et les équipages rangés le long des grilles du Dragon, de Neptune et de Cérès, rompirent leurs lignes symétriques pour s'élancer dans les divers quartiers de la ville royale et particulièrement dans le somptueux quartier Saint-Louis, alors, comme aujourd'hui, un peu moins qu'aujourd'hui cependant, le foyer des grandes familles nobiliaires.

Prévenus que quelle que fût l'heure à laquelle finirait la fête de Versailles, ils seraient attendus à Luciennes, les jeunes seigneurs invités au nombre de trois cents, nombre limité sans doute, mais très-considérable encore, nombre qu'il avait fallu limiter à ce chiffre, quoi qu'en dît madame Du Barri, qui aurait voulu attirer chez elle toute la terre entière, ce qui n'était guère possible, vu l'espace ; les jeunes seigneurs, disons-nous, montèrent bruyamment dans leurs voitures et ordonnèrent à leurs cochers de fouetter vers le pavillon de la comtesse.

On n'oubliera pas, si l'on veut avoir une idée à peu près exacte de la physionomie de cette joyeuse caravane que beaucoup de ces brillants cavaliers emmenaient avec eux leur dame, sans parler de ceux qui avaient plusieurs dames.

Quoique la journée de Versailles n'eût rien laissé à désirer sous le rapport de la variété et du choix dans les plaisirs, ils se promettaient des sensations plus vives encore à la délicieuse habitation de Luciennes. Le plus réel des plaisirs d'ailleurs les y attendait : la liberté. Sans doute la reine Marie-Antoinette avait déchiré de ses belles mains le crêpe qui flottait sur le château de Versailles depuis la vieillesse morose de Louis XV, mais ni ses goûts délicats, ni son jeune âge, ni l'âge et les goûts de ses belles amies, n'avaient entièrement rompu cette glace que la majesté étend sur toutes

choses autour d'elle. Vive, vive Luciennes pour la liberté! Pourtant, comme il ne fallait pas que cette liberté, ce jour-là, empêchât, à force de joie et d'étourderie, la grande affaire méditée par madame Du Barri de se produire avec tous ses moyens et d'atteindre son glorieux but, la comtesse avait jugé à propos de placer ces phalanges impatientes de vie, de curiosité et d'insubordination, sous l'autorité de plusieurs chefs, dont les principaux étaient le sémillant comte d'Estaing, le beau duc de Brissac et le fameux duc d'Aiguillon. Elle affectionnait tout particulièrement le duc d'Aiguillon, qui avait beaucoup fait pour elle dans tous les temps, et pour lequel, il va sans dire, elle avait beaucoup fait quand elle s'était trouvée placée au sommet, pourtant si oublieux, du pouvoir. Ce fut une véritable amitié entre elle et lui; ils se rencontrèrent tous les deux dans la nuit de la disgrâce et ils se tendirent fraternellement la main. C'est beau une telle conduite de favorite à courtisan, de courtisan à favorite.

Il y eut surtout dans la vie de la célèbre comtesse un événement sous le poids écrasant duquel sa liberté, ses immenses richesses et les nombreuses années que dans l'ordre naturel des choses elle avait à vivre, auraient pu être anéanties ainsi qu'elles furent réellement sur le point de l'être. Le duc d'Aiguillon sauva tout cela. Cet événement mérite d'être mentionné, et nous allons le dire tandis que nos jeunes gens courent vers Luciennes

par la moelleuse route de Marly, qui était alors un corridor royal.

Louis XV, quoique très-vain, ne se croyait pas tout à fait aussi immortel que son grand-aïeul Louis XIV; il avait parfois quelques légers doutes sur son éternité individuelle. Des rhumatismes aigus, des gouttes tantôt à l'estomac, tantôt aux genoux, des éblouissements, des défaillances réitérées, lui avaient murmuré à l'oreille, l'âge aidant, certains avertissements assez sinistres. Les paroles de l'abbé de Beauvais vinrent l'émouvoir encore davantage. L'abbé était allé bien loin dans son sermon devant la cour. Cette parole audacieuse et menaçante remua comme une de ces violentes médecines qui, en quelques heures, révolutionnent le corps de fond en comble.

Le petit abbé avait osé dire au grand roi, dans la chapelle d'or de Versailles, qu'il ressemblait à Salomon; à Salomon! — non précisément sous le rapport de la sagesse, mais sous celui du libertinage, ajoutant que, *de voluptés en voluptés coupables, il avait fini par disputer aux passants les restes de la corruption publique.* Ces paroles le tourmentèrent nuit et jour. On sait à quoi et à qui elles faisaient directement allusion. La mort du marquis de Chauvelin, qui avait le même âge que lui, triste analogie! et qui était son ami fidèle, particulier, le compagnon assidu de ses chasses, le confident de ses plaisirs, augmenta sa mélancolie. Décadence

marquée à partir de ce moment. Il s'affaissa; il rentra en lui-même; une espèce de terreur fixe et noire passa de son imagination dans son sang, qui se disposa à recevoir les germes meurtriers de la petite vérole.

Quelques versions courent sur ce point délicat. L'histoire les rapporte sans approfondir. Imitons l'histoire. Les uns veulent que ces germes meurtriers lui aient été inoculés par le contact d'une jeune fille de la campagne; d'autres, comme Voltaire dans son *Siècle de Louis XV*, assurent qu'il gagna cette funeste maladie par la peur de l'avoir. Quelle peur ce dut être!

Le roi, dit Voltaire, aurait rencontré un jour, pendant une partie de chasse, dans je ne sais plus quelle forêt, un homme chargé d'une bière; il lui aurait demandé quelle maladie avait enlevé le corps qu'il portait en terre. Il aurait appris de ce paysan que c'était la petite vérole, et aussitôt le même mal l'aurait frappé, foudroyé et tué en quelques jours. La médecine admet-elle comme possible un pareil fait? Qu'elle prononce! Quoi qu'il en soit, la fortune personnelle de madame Du Barri, jusqu'alors si fermement assise sur sa base, pencha tout à coup comme une tour dont les fondations croulent dans un abîme qui s'ouvre sous elle.

Cependant, aux derniers moments du roi, à la minute suprême, si redoutée, — roi ou sujet, — elle fut encore assez puissante, aidée, il est vrai, par Bordeu, le premier médecin du château, pour empêcher l'arche-

vèque de Paris, M. de Beaumont, d'approcher du lit du malade, sachant bien qu'elle serait forcée de s'en éloigner aussitôt. La peur ne put rien sur elle, quoiqu'elle eût sa jeunesse et sa beauté à perdre. Elle ne quitta le roi que cinq jours après l'invasion du mal, de ce mal abominable, et lorsqu'il n'y avait plus d'espoir. Elle attendit même que Louis XV exigeât impérieusement son départ de Versailles. Elle se rendit alors à Ruel, au château du duc d'Aiguillon, cet ami des heures froides et tristes. A Ruel elle trouva déjà la maison bien sévère, le lit bien dur. Ruel était pourtant la maison princière habitée jadis par le splendide cardinal de Richelieu, occupée, quand la favorite y coucha, par le courtisan le plus délicat, le plus voluptueux de la monarchie, par le duc d'Aiguillon enfin. Le lendemain, on alla bien vite à Luciennes chercher des édredons, des matelas plus doux pour cette disgrâce si peu résignée, si peu accommodante. A cette occasion, on vit, spectacle éternel, se renouveler la grande comédie de l'agonie de Louis XIV; Louis XV allait-il mieux, les courtisans ravisés accouraient en foule à Ruel encenser la favorite; le mieux cessait-il, ils disparaissaient non moins vite, la route devenait déserte.

Enfin le roi mourut, et le même jour, le duc de la Vrillière, ce geôlier de l'histoire contemporaine, ce porte-clefs immuable, apporta à madame Du Barri, sa meilleure amie cependant, une lettre de cachet, — non

parfumée, — qui l'exilait à l'abbaye de Pont-aux-Dames, en Brie, près de Meaux. Quel revers pour cette médaille d'or!

La philosophie de Caton n'était pas absolument un des attributs du caractère de la comtesse. *Le beau fichu règne!* s'écria-t-elle en termes que nous modifions; *un règne qui commence par une lettre de cachet!*

Tandis qu'elle se rendait au lieu indiqué pour son exil, par le fichu règne, son beau-frère, le comte Jean, le roué, gagnait la Suisse au plus vite. Lui aussi avait peur du fichu règne. La réaction commençait contre toute cette famille des Du Barri, en désarroi, en pleine déroute. La colère de leurs ennemis se porta même, par un luxe de vengeance, sur ce pauvre mari, le comte Guillaume. On faillit l'assommer dans les rues discourtoises de Toulouse. Les Choiseul revinrent immédiatement sur l'eau. Le rêve était fini pour tous. Quel réveil! mais, à vrai dire, est-ce que les courtisans et les favorites en ont d'autres?

La lettre de cachet que Louis XVI avait signée, était plutôt une consolation qu'un châtiment. Indulgent et respectueux, trop peut-être, le nouveau prince disait à madame Du Barri « qu'il n'ignorait pas l'attachement de son aïeul pour elle, qu'il pourvoirait exactement à ses besoins, qu'elle fût donc sans crainte pour son avenir. » Quel admirable cœur! Une pareille lettre de cachet n'avait rien, on le voit, de bien effrayant; elle épouvanta

madame Du Barri. L'exil! un couvent! Ah! mon Dieu! mon Dieu! ne cessait-elle de répéter. Elle dut obéir malgré son indignation. La rage dans le cœur, la tête cachée dans sa mantille, elle monta en voiture accompagnée d'un exempt, et elle fut conduite de Luciennes au couvent de Pont-aux-Dames, répétant toujours : Ah! le fichu règne! Ah! le fichu gouvernement! Ah! la fichue cour! Ne les fichera-t-on pas par terre!

Il faut en convenir, c'était dur. Quitter le pavillon adorable de Luciennes, ses parcs, ses charmilles, sa vie de reine des *Mille et une Nuits*, pour aller à trente-trois ans se mortifier sans aucune espèce de vocation au fond d'une ténébreuse abbaye du moyen âge. Elle y resta peu de temps, hâtons-nous de le dire; assez pourtant pour s'y faire construire un boudoir par Ledoux, son poétique architecte de Luciennes.

Ce fut en partie le duc d'Aiguillon, quoiqu'il fût tombé en disgrâce, lui aussi, par la mort de Louis XV, qui la ramena peu à peu à son riant séjour de Luciennes, où nous la retrouvons aujourd'hui plus fêtée et plus heureuse peut-être qu'aux jours de sa souveraineté.

Le lecteur ne s'attend pas sans doute à ce que nous recommencions d'une main fatiguée une complaisante peinture de la fête que madame Du Barri donna à Luciennes. D'ailleurs la comtesse, maîtresse passée en ces sortes de cérémonies, n'aurait pas commis elle-même l'impardonnable maladresse d'offrir à ses invités la co-

médie après la comédie, la course sur l'eau après la course sur l'eau, l'opéra après l'opéra. Sur une simple réflexion, elle modifia son programme qu'elle borna à un excellent souper sur sa longue terrasse des tilleuls, à la clarté blanche des bougies et à celle des dernières étoiles. La simplicité présentait ici un grand charme. On a peut-être remarqué qu'on n'avait pas servi de souper à Versailles. Ce n'était pas dans l'usage; mais parce qu'il n'était pas dans l'usage d'y souper, les jeunes estomacs de toutes ces dames et de tous ces messieurs n'en criaient pas moins famine quand fut atteinte et presque parcourue la seconde moitié de la nuit.

Il n'est pas besoin de dire que pendant tout le repas la conversation, chauffée par les meilleurs vins de France et d'Espagne, roula sur le succès obtenu par l'admirable actrice de Drury-Lane. Et tout d'abord et avant toute chose on s'étonna prodigieusement de ne pas la voir à la table qu'elle aurait dû présider à côté de madame Du Barri. D'où venait cette incroyable absence? Pourquoi n'était-elle pas là lorsque tous les esprits enchantés d'elle, s'occupaient d'elle, lorsque toutes les bouches, encore humides des bravos, répétaient son éloge, lorsque tous les regards étaient encore illuminés de l'éclat de cette radieuse beauté avec lequel elle était apparue dans la salle de la Colonnade?

L'explication va être donnée de cette absence en effet fort extraordinaire.

Elle sera donnée par les incidents mêmes qui vont se produire, par la place que va prendre le nom du prince de Galles dans cette séance, par la proposition sans exemple que va soumettre à ses invités, réunis exprès dans ce but par elle, la comtesse Du Barri, trop instruite maintenant des susceptibilités et de la délicatesse extrême de sa protégée pour n'avoir pas compris que sa présence eût tout empêché.

— A la beauté de mistress Mary Robinson! dit le premier un jeune officier des mousquetaires en élevant haut son verre de chambertin et après avoir demandé la permission de ce toast à madame Du Barri.

Tous les convives se levèrent.

— A sa beauté! à sa beauté! à sa beauté!

Le choc des cristaux remplit l'air de mille bruits argentins et clairs. C'était la jeune ivresse agitant ses grelots.

Un jeune et beau lieutenant de dragons, dans le silence qui suivit l'acclamation du dernier toast, demanda pourquoi celle que cherchaient tous les regards n'avait pas illustré ce souper de sa présence si désirée.

Madame Du Barri se leva pour répondre.

Le moment était venu de parler.

—

V

— Je suis bien heureuse, messieurs, dit madame Du Barri, de la sympathie que vous venez de montrer pour ma bonne petite Anglaise, car c'est d'elle que j'ai à vous parler entre le champagne et le café; et si vous avez remarqué son absence si regrettable, c'est que j'aurais craint de froisser peut-être sa délicatesse de femme en l'appelant parmi nous pour la rendre témoin de ce que j'ai à vous dire et de ce que je compte faire dans son intérêt.

Un profond silence accueillit ces premières paroles,

jetées sans prétention par l'excellente comtesse, qui, se tournant vers M. de Brissac, lui dit dans un aparté original : « Je crois que mon petit compliment n'est pas trop mal troussé. Si je lâche quelque bêtise, tire-moi par la robe : je saurai ce que cela veut dire. »

— Tous les princes ne sont pas aussi généreux que dans les contes de Perrault, reprit-elle avec un sourire qui était tout un éloge de Louis XV, le prince des princes; ils ne donnent pas tous à leurs maîtresses des nèfles qui se changent en diamants entre leurs mains.

Un murmure d'approbation parcourut les deux pôles de la table, et il se formula par ces mots :

— C'est vrai, comtesse! très-bien dit!

— Ah! oui, c'est très-bien dit !

— N'est-ce pas, messieurs?

— Parfaitement vrai!

Et d'autres convives d'ajouter, pour orner cette vérité touchant les nèfles :

— Elles ne se changent pas même en or.

— Pas même en argent !

— Surtout en argent!

Ce début oratoire ne déplut pas : on se regardait, cependant.

— Où veut donc en venir la comtesse? demanda un jeune cornette, plus pressé que ses voisins, mais non moins curieux dans son impatience, à un petit abbé galant qui repassait goutte à goutte son bréviaire au fond d'un verre plein d'un tokai délicieux.

— Attendons, répondit paresseusement l'abbé, cela fatigue trop de deviner, j'aime mieux boire.

Et l'abbé but, à traits prolongés, son divin tokai.

— Je suppose, dit un jeune lieutenant des gardes suisses dans sa fine moustache, blonde comme le champagne qui l'humectait, je suppose que la comtesse fait allusion en ce moment...

Mais la comtesse avait déjà repris :

— Non-seulement, messieurs, il y a des princes dont les nèfles ne se changent pas en diamants, mais j'en connais un dont les lettres de change se changent en nèfles.

Après l'acclamation qui accueillit cette comparaison burlesque, des interruptions diverses suivirent et roulèrent de place en place comme des boules qui tombent d'une marche sur l'autre en rebondissant sur elles-mêmes.

Il n'y avait plus le moindre doute sur la personne dont prétendait parler la comtesse, et pour l'en convaincre, on lança de tous côtés :

— C'est le prince de Galles! parbleu!

— Vous voulez parler du prince de Galles!

Et les dames se dirent entre elles :

— Silence! la comtesse a quelque chose à nous dire sur le prince de Galles.

On fit signe aux domestiques qui allaient et venaient autour de la table de suspendre leurs mouvements, afin

qu'aucune parole du discours de la belle comtesse ne fût perdue dans le bruit ou la distraction.

Le feu était aux poudres.

Comme on écouta! quoique les têtes fussent déjà bien chaudes à ce fameux souper de Luciennes.

— Oui, messieurs, oui, mesdames, continua madame Du Barri, il s'agit du prince de Galles. Sa conduite envers la belle et bonne petite Anglaise vous est assez connue, et je ne pense pas qu'il soit parmi vous un seul gentilhomme qui l'approuve.

Elle achevait à peine, que cette petite pluie de phrases tomba sur la nappe.

— Fi donc!

— Quelle honte!

— L'approuver?

— Une dette d'amour! ah!

— Mais une dette d'amour..., continua un jeune major d'artillerie récemment arrivé de son régiment de la Fère.

— C'est une dette de jeu, lui répliqua-t-on.

— Je voulais le dire: une dette d'amour, c'est une dette de jeu.

— Ça se paye le lendemain.

— Non! ça se paye le jour même.

— C'est plus prudent, murmura dans le cristal à facettes de son verre une des charmantes têtes de marquises qui entouraient la table du banquet de Luciennes,

et qui ne passait pas pour accorder de longs crédits aux victimes de son bonheur à tous les jeux.

— Or, reprit la comtesse portée par la chaude et unanime bienveillance de son auditoire, ce que vous flétrissez dans un simple gentilhomme de province, vous le condamnez à plus forte raison dans un prince! dans un prince qui a l'orgueil surtout de passer pour le roi des belle manières.

— Il cesse d'être prince, il devient un maltôtier!

Cette définition appela coup sur coup ces autres définitions :

— Il devient un fripier!

— Il devient un savetier!

— Un barbier!

— Ah! continua la comtesse d'un autre ton, si le prince de Galles, par un de ces accidents qui arrivent même aux princes, manquait d'argent, je ne dis pas que dans ce cas... qu'alors... l'indulgence...

— Il ne doit pas manquer d'argent, interrompit une parole sèche et qui sentait son millionnaire.

— Ne soyons pas trop sévères, messieurs, voyons...

— Non! il ne doit pas en manquer, redit la même voix, — celle de quelque fermier des gabelles faufilé ce soir-là à Luciennes.

— On met sa principauté en gage, ajouta un jeune colonel de l'état-major des dragons.

— On emprunte, parbleu! on emprunte!

— Et si l'on ne peut plus emprunter, ce qui parfois arrive aussi...

— On n'a pas de maitresse en ce cas; on fait comme l'abbé que j'ai à mes côtés! s'écria le cornette en frappant sur l'épaule de M. l'abbé.

— Mais j'en ai, moi.

— Ah! pardon! Mais du moins vous les payez?

L'abbé en hochant la tête :

— Je les paye... je les paye!...

— Mais alors... vous vous conduisez comme le prince de Galles, si vous ne les payez pas.

— Assommez l'abbé, capitaine!

— Honte à l'abbé!

— Mort à l'abbé!

On tordait déjà une serviette pour étrangler l'abbé.

— Voyons, l'abbé, les payez-vous?

On attendit la réponse.

— Mais non! ce sont elles qui me payent.

— Impertinent!

— Faquin!

— Qu'il vive, et daignez continuer, comtesse.

Madame Du Barri reprit ainsi:

— Mais le prince de Galles, voilà ce que j'ai à vous dire, messieurs, et à vous aussi, mesdames, voilà où est l'abomination de la chose, la dernière fois que le billet de vingt mille livres sterling, — pour parler français,

de cinq cent mille francs, lui a été présenté par l'entremise officieuse, excellente, de mon digne et si obligeant ami l'ambassadeur de France, M. de la Luzerne, le prince (par extraordinaire, je l'avoue) avait un million sur sa table, un million tout frais pondu, qu'on venait de lui apporter; et alors, loin de payer, — et je vous demande si jamais occasion fut plus belle, — il a soulevé mille calembredaines plus frisées les unes que les autres, pour lanterner, pour se faire tirer la manche, et Dieu sait si elle est solide! bref, pour brûler la politesse à sa signature.

— Ah! ah! murmurèrent d'un ton peu flatteur tous les gentilshommes de la réunion de Luciennes.

— C'est de la mauvaise volonté!

— Appelons cela de la mauvaise foi!

— Non, c'est de la perfidie!

— La plus choisie.

— C'est de la félonie.

— C'est de la vilenie!

— Moi je dis que c'est de la *ladrerie* qui mérite d'être *punie* par de la *moquerie!* s'écria un conseiller au parlement, connu pour son goût pour les assonances des halles.

Et aussitôt la situation sembla pousser au beau langage de Vadé dont raffolaient alors les gens de cour, comme aujourd'hui les gens du monde de certaine danse décolletée.

— Non, reprit une autre voix, c'est une *coquinerie* qui veut être *punie* par la *raillerie*, afin que sa *gentilhommerie* soit *flétrie* dans chaque *partie* de l'Europe comme de l'*Asie*.

— Et de la *Turquie!*

— Et de la *Silésie!*

— Et de la *Poméranie!*

— Et même en *Laponie!*

— Et moi, je vous *remercie*, continua sur le même ton la charmante comtesse, qui n'avait peut-être pas oublié tout à fait, après quinze ou vingt ans de contact avec la cour, son catéchisme du marché des Innocents; oui, je vous *remercie*, aimable *compagnie*, mais pour que sa *vilenie*, sa *lésinerie* et sa *ladrerie* ne demeurent pas *impunies*, je propose mieux que de la *moquerie* et de la *raillerie* à Vos *Seigneuries*.

— Que proposez-vous, belle *amie?*

— Pour châtier cette *infamie*...

— Parlez, vous serez *obéie*.

— Je propose une *loterie!*

— Oui, une loterie! une loterie! une loterie! dirent aussitôt trois ou quatre cents voix qui adoptaient déjà d'enthousiasme une idée qu'aucun de ceux dont elles étaient l'organe ne comprenait encore bien. Mais la foi accepte avant de comprendre. Dans les yeux, dans la voix de la comtesse, on sentait vibrer un projet que ce mot de loterie, qui allèche toujours, faisait supposer digne de la situation.

— Cette loterie, je la conçois ainsi, dit vivement madame Du Barri au milieu de toutes les flammes qu'elle venait d'allumer autour de cette table, si facile à embraser d'ailleurs. Écoutez-moi de toutes vos oreilles. J'ai besoin de votre attention, de toute votre attention. Trois cents numéros sont inscrits; ils sont prêts : depuis un jusqu'à trois cents... vous m'écoutez bien et vous me comprenez bien... qui vont depuis un jusqu'à trois cents.

— Qui vont depuis un jusqu'à trois cents, redirent avec affectation les convives pour prouver à la comtesse qu'ils avaient bien compris.

— Il y aura, reprit-elle, vingt numéros gagnants sur ces trois cents numéros qui sont déjà renfermés dans cette urne.

— Vingt numéros gagnants, oui... oui..., belle comtesse.

— Chacun de ces trois cents numéros ne coûtera rien à chacune des trois cents personnes admises au tirage qui va avoir lieu, ici, sur cette table.

— Rien! mais quel est ce genre de loterie?

— Rien! mais alors...?

— Attendez, messieurs! Attendez, mesdames!

— Silence partout!

— N'interrompez pas.

— On écoute!

— Comtesse, achevez!

Et au milieu du calme le plus profond et le plus attentif, la comtesse continua ainsi son explication :

— Je dis, messieurs, que chacun de ces trois cents numéros déposés dans l'urne ne coûte rien, mais j'ajoute que chacun des vingt numéros gagnants aura à payer mille livres sterling, soit vingt-cinq mille francs. Est-ce bien clair? Est-ce très-clair?

— Les gagnants payeront donc?

— Mais, s'ils payent, ils ne gagnent pas.

— Mais s'il n'y a rien à gagner... ?

— Vous aviez promis de m'écouter, et voilà que...

— Pardon! chère comtesse, mais...

— Mais, reprit solennellement madame Du Barri, les gagnants au nombre de vingt, — daignez me comprendre; — les gagnants auront en échange la vingtième partie du billet du prince de Galles, lequel billet sera par conséquent, dès que le tirage aura été fait, coupé exactement, loyalement coupé en vingt morceaux dont chacun des gagnants gardera un morceau afin de le posséder, afin de le montrer comme un trophée, afin de pouvoir dire un jour avec orgueil : « Il y avait autrefois, au pied du trône du roi d'Angleterre, un prince de Galles, un héritier présomptif de la couronne et du sceptre, qui ne voulut pas payer une dette d'honneur, la dette de la jeunesse, la dette du souvenir, la dette charmante de l'amour, la dette sacrée de la reconnaissance; mais trois cents gentilshommes français se disputèrent à Paris,

sous les ombrages de Luciennes, la gloire de la payer à sa place. Vingt de ces gentilshommes furent assez heureux pour l'emporter par la voie du sort sur leurs rivaux : je fus un de ces vingt, mes enfants ! direz-vous à vos enfants, et vous ajouterez : J'ai conservé cette relique, conservez-la à vos descendants! »

La terre trembla sous mille frémissements électriques.

— Et voilà ce billet! s'écria madame Du Barri en montant sur la table pour qu'on pût voir à toutes les distances le billet du prince de Galles qu'elle tenait déployé entre ses belles mains émues. Elle était superbe d'attitude, admirable d'entraînement, magnifique d'autorité. Elle tenait tous les cœurs sous ses pieds.

Pour avoir une idée exacte et vraie de l'excitation que produisit cette allocution, couronnée par la vue habilement ménagée du billet souscrit par le prince et renvoyé depuis quelques jours de Londres par M. de la Luzerne à madame Du Barri, il faut se peindre l'ardeur, le tumulte, la mêlée, l'ivresse universelle, vertigineuse, l'élan et la folie sublime d'un assaut, quand des têtes en feu, des poitrines en feu, traversent la brèche encore croulante, fumante et béante, ouverte par le canon. On jeta au loin les serviettes, on repoussa les siéges qui tombèrent pêle-mêle sur le sol encombré d'autres débris; on écarta les bouteilles, on lança au loin les assiettes, les verres eurent le même sort : il s'agissait bien de boire!

On se leva, on bondit sur la table pour baiser le bas de la robe de la comtesse, ou plutôt de la prophétesse inspirée, pour voir de près, pour toucher, comme on veut toucher à un drapeau, à des reliques, pour respirer ce billet de cinq cent mille francs, convoité par morceaux au prix de vingt-cinq mille francs le morceau! C'était sans exagération, — il n'y avait pas d'exagération possible, — c'était de l'idolâtrie, de la faim, de la soif, du fanatisme, de la rage; c'était de la bravoure chevaleresque et de la bravoure française la plus admirable de toutes, celle qui s'oublie, qui se précipite sur une idée, sur une passion comme sur les baïonnettes, qui se sacrifie, qui se tue pour se tuer.

Et ce grand et magnifique mouvement accompli, on vit ces jeunes gentilshommes s'approcher chacun à son tour de l'urne en vermeil apportée par Zamore et tendre avec respect sa main pour prendre un numéro.

— Encore un mot! dit madame Du Barri, un mot d'explication avant de procéder au tirage.

Vous savez, messieurs, d'après un calcul bien simple, que sur les trois cents numéros renfermés dans cette urne, vingt devant gagner, ainsi que je vous l'ai déjà dit, ce sont les numéros suivants qui gagneront, qui auront droit à une vingtième fraction de billet partagé :

15—30—45—60—75—90—105—115—130—145—170—185—200—215—230—245—260—275—290—300.

— Toute contestation deviendrait, je crois, inutile, après les explications, ajouta la comtesse, que je viens de vous fournir. Je n'ai pas besoin de parler de votre loyauté. Approchez-vous, maintenant, messieurs, et que Dieu vous soit en aide!

L'urne de vermeil fut découverte après avoir été agitée.

Un ordre de pure courtoisie présida au tirage des billets.

— Comte de Sirancourt, dit un jeune homme qui plongea en tremblant sa main dans l'urne que tous les yeux regardaient avec des sentiments mêlés de crainte et d'espérance.

Un premier billet fut tiré. Madame Du Barri le déplia.

— Perdu! dit-elle. 17.

— Perdu! répéta tristement le comte de Sirancourt en se retirant pour faire place à un concurrent peut-être plus favorisé du sort.

— Comte de Vineuil-en-Forêt, se nomma lui-même un jeune capitaine des gardes du château de Versailles, aussi ému que M. de Sirancourt, mais non moins malheureux, car la comtesse fit entendre une seconde fois ce cri décourageant :

— Perdu!

— Rien ne me réussit! s'écria le bouillant capitaine des gardes en froissant son billet. Je suis dans la lune rousse depuis un mois.

— Ma toute belle, dit le marquis de Saint-Pharon à une jeune comtesse dont il avait été le cavalier servant tout le temps du souper, et avec laquelle il semblait être au mieux depuis le troisième service, ma toute belle, monsieur a parlé de la lune, moi, je crois aux étoiles. Voulez-vous être mon étoile?

— Est-ce pour vous moquer, monsieur le marquis, que vous m'attaquez dans ma lune? se récria le comte de Vineuil-en-Forêt d'une humeur exécrable de ce qu'il avait perdu.

— Votre question est étrange, monsieur de Vineuil.

— Étrange ou non, je ne veux pas qu'on parle de ma lune; ce serait plaisant!

— Gardez votre lune, comte, de laquelle je me soucie aussi peu que du soleil, et permettez-moi, sauf votre bon plaisir, de choisir madame pour mon étoile.

— Ceci demande une explication...

— Allons donc! s'écrièrent vingt témoins de cette scène ridicule que faisait un joueur de mauvaise humeur à un autre joueur; allons donc, comte! ne vous montez pas ainsi d'une façon extravagante quand nous sommes sous le coup d'une préoccupation autrement grave. On fait des excuses à votre lune.

— Des excuses! s'écria à son tour le marquis de Saint-Pharon, je... jamais!...

— Assez! dit la comtesse en donnant un coup de son éventail sur les flancs de l'urne pour imposer silence à

la dispute. Marquis de Saint-Pharon, choisissez votre étoile et tirez vite votre numéro, ou je donne votre tour à un autre.

Se tournant vers la dame, sa belle voisine de table, le marquis lui dit : « Que votre main accompagne ma main jusqu'à l'urne; elle me portera bonheur. »

Et ceci eut lieu à la grande satisfaction de toutes ces dames, qui ne pouvaient être que spectatrices de ce carrousel d'un nouveau genre.

Le marquis amena un billet et la comtesse proclama : Deux cent quinze! — gagné!

Trois salves d'applaudissements frappèrent l'air pour saluer le premier vainqueur du tournoi.

— Vous m'avez porté bonheur, vous voyez, dit le marquis en baisant son étoile sur les deux joues et sur les deux épaules, son étoile étant probablement de celles qu'on appelle *étoile doubles* en astronomie.

— Marquis, j'achète votre bonheur pour quarante mille livres, dit le chevalier d'Aurevat.

— Quelles sont vos armes? fut la réponse du marquis de Saint-Pharon à la proposition du chevalier.

— Allons, messieurs! allons-nous recommencer?

— Moi, vendre ce billet! Cette injure...

— Je plaisantais, marquis.

— Je l'entends bien ainsi, chevalier.

Et successivement chaque tirage produisit quelque épisode ou tragique ou burlesque, nul ne pouvant sup-

porter sa joie ou son mécontentement sans blesser ou se sentir blessé.

Le dernier billet de la loterie de Luciennes qui sortit de l'urne, après plus de deux heures de ce travail émouvant, fut éclairé par les premiers rayons du soleil. Le jour paraissait et venait dorer la cime des hauts peupliers du pavillon.

— La honte du prince de Galles est une chose consommée, dit une voix.

Et cinq ou six cents voix répétèrent :

— La honte du prince de Galles est chose consommée !

— Pas encore, messieurs, dit M. de Brissac, effrayé des proportions qu'avait prises cette affaire qu'il avait jugée d'abord n'être qu'un amusement de gentilshommes oisifs, et qui avait bien un peu le droit de parler en maître de maison au pavillon de Luciennes. Je suis d'avis, continua-t-il, et vous m'approuverez, messieurs, j'en suis persuadé, qu'avant de disposer absolument de ce billet de cinq cent mille francs en faveur des vingt personnes qui l'ont gagné, je suis d'avis, dis-je, qu'avant de donner à cet acte un accomplissement définitif, acte très-grave, messieurs, ne vous le dissimulez pas, car il aura un retentissement formidable en Europe, ce billet soit une dernière fois présenté au prince de Galles, et, si cette dernière fois, il est renvoyé encore sans payement...

— Alors, s'écria un jeune dragon de la plus ancienne

noblesse de France, alors nous déshonorerons sans appel le prince de Galles, — nous payerons! J'ai le droit de le dire, puisque je gagne, puisque j'ai amené le numéro 170 qui gagne, et qu'il me coûte une année de mes revenus.

— Une année de vos revenus!

— Et je ne le regrette pas, messieurs.

— C'est beau, vicomte!

— Vous en eussiez tous fait autant. Oui, messieurs, une année de mes revenus y passera. Je n'en rougis pas, messieurs, je n'ai que vingt mille livres de rente : soit, monsieur de Brissac, nous attendrons.

— Nous attendrons.

— Mais pas plus longtemps.

— Pas plus longtemps, messieurs.

— Et ce délai passé, plus de considération...

— Plus de pitié!

— Plus rien! Et que ce billet parte vite!

— Comptez sur mon zèle, messieurs, dit à son tour la comtesse.

— S'il pouvait partir demain!

— Demain! oui, demain!

De plus pressés encore crièrent :

— Pourquoi pas aujourd'hui?

— Oui, aujourd'hui ! aujourd'hui.

— Aujourd'hui, chère comtesse.

— Aujourd'hui! c'est impossible! répliqua M. de Brissac, qui voulait temporiser le plus possible...

— Plus tôt! messieurs, il partira plus tôt! dit madame Du Barri, autre folle au milieu de tous ces fous. Je vais l'expédier tout de suite, puisque cela vous est si agréable... et à moi aussi.

Elle appela :

— Zamore! Zamore!

L'esclave noir accourut.

— Maîtresse, me voici.

— Ceci, sur-le-champ, à mon secrétaire; « Londres, M. de la Luzerne, » un courrier, va!

— Rien de plus ?

— Ceci!

Madame Du Barri donna un soufflet sur les belles joues noires de Zamore.

— Merci, bonne maîtresse!

Zamore s'éloigna.

— Une lettre de ma main à M. de la Luzerne, dit ensuite madame Du Barri... oui, une lettre explicative suivra dans quelques heures cet envoi. — Messieurs, maintenant, je vais me coucher. — A votre service, ajouta-t-elle en riant et ne donnant pas le temps de la réponse.

Maintenant, à vous, monsieur de Galles, comme vous appelle madame Du Barri, à vous!

—

VI

La lettre d'avis annoncée par madame Du Barri à ses joyeux convives de Luciennes, comme couronnement de la fête, celle qui devait parvenir à Londres à M. de la Luzerne, — fort peu jaloux de la recevoir, — presque en même temps que le billet de cinq cent mille francs, parvint en effet à ce diplomate et le jeta dans une bien douloureuse perplexité. N'écrira-t-on jamais l'histoire des tortures diplomatiques? Dans cette lettre, la belle et fougueuse comtesse racontait longuement à M. de la Luzerne, et sans l'omission du moindre détail, — tous

étaient si précieux ! — la conjuration de la jeunesse de Versailles. D'abord, pour qu'il prît connaissance de toutes les pièces du procès, comme on dit au barreau, elle lui faisait part du triomphe dramatique de mistress Robinson, au spectacle de la Colonnade, devant la reine et toute la cour, succès suprême qui avait triplé le chiffre, pourtant déjà si brillant, des sympathies conquises par elle, et par sa situation de femme indignement délaissée et par sa renommée d'artiste. De cet épisode d'une journée mémorable, elle passait dans sa lettre à celui de Luciennes, et elle décrivait complaisamment alors dans toutes ses péripéties la mise en loterie du billet du prince de Galles, entrant même dans des particularités que nous ne pourrions aborder sans étendre aux dépens de l'intérêt les proportions déjà si vastes de notre récit. Elle donnait à l'ambassadeur de France non-seulement les noms des vingt gentilshommes dont les numéros avaient gagné, mais en outre les noms des trois cents autres gentilshommes réunis autour de l'urne. C'était lui envoyer, comme on le faisait autrefois dans un cartel, les noms des combattants qui demandaient à entrer en lice tel jour, telle heure, à tel endroit, avec le personnage provoqué. Par là, le prince de Galles n'ignorerait plus, elle le supposait du moins avec raison, l'estime où il était tenu à la cour de Versailles par la jeune noblesse française, opinion fort difficile à braver, si haut qu'il portât son dédain, soit comme Anglais, soit comme

prince, soit comme Beau, soit comme tout ce qu'on voudra.

Du reste, n'évitant pas la conclusion de ce réquisitoire adressé à M. de la Luzerne, la comtesse lui disait nettement que, si dans l'espace de quinze jours une réponse favorable ne lui était pas parvenue, et la seule réponse favorable était l'envoi de l'argent, l'effet suivrait de près la menace. Dans une réunion aussi solennelle et aussi railleuse que la première, celle dont elle s'était constituée l'historienne passionnée, mais fidèle, dans sa lettre, le billet redemandé une seconde et dernière fois à Paris subirait sa mutilation infamante. Il serait coupé en vingt morceaux pour être distribués aux gagnants qui, du reste, n'avaient consenti qu'avec peine à ce sursis, obtenu sur eux par l'ascendant de M. de Brissac. Elle ne doutait pas, ajoutait la comtesse dans sa chagrinante épître à l'ambassadeur de France, que les choses n'iraient pas jusque-là, quoique, si elles y allaient, la jeune noblesse de Versailles s'en réjouirait fort et elle aussi. Mais leur attente sur ce point, disait-elle encore, serait à coup sûr trompée, le prince de Galles s'exécuterait héroïquement, et tout se terminerait le mieux du monde. Quinze jours, répétait-elle à son excellent ami M. de la Luzerne, lui étaient donnés pour écarter ce foudroyant scandale de la future couronne de l'héritier présomptif, pour transmettre le demi-million à sa dévouée servante, comtesse Du Barri, qui l'attendait les ciseaux à la main.

Si, une première fois, l'ambassadeur de France avait froncé le sourcil quand il avait plu à madame Du Barri de le choisir pour négocier cette épineuse affaire, quel ne dut pas être son désappointement lorsqu'il s'en vit de nouveau chargé et dans les conditions bien autrement graves avec lesquelles elle rentrait à l'hôtel de l'ambassade? Impossible, à moins de se jouer de la gravité et du crédit du premier homme politique de l'époque, de recourir encore à William Pitt. Par le poëte Shéridan, M. de la Luzerne avait été mis au courant de la rouerie magistrale et princière de l'amant de miss Avenel; de l'adresse, digne de Charles Price, à l'aide de laquelle il était parvenu à ne pas laisser tomber un seul schelling du portefeuille rapporté par son intendant, ce portefeuille renfermant dans ses flancs un million; il n'ignorait pas surtout, et la connaissance de ce fait paralysait tous ses mouvements, que le payement intégral de la pension, ce jour-là, avait eu lieu grâce à l'intervention voilée du premier ministre Pitt.

Comment recommencer avec lui les mêmes instances sans être taxé d'importunité, sans rencontrer un refus d'intervention inévitable? M. de la Luzerne alla donc se briser contre toutes ces difficultés, plus ardues que les questions politiques du moment; et pourtant ces dernières allaient se compliquant de plus en plus. Français et Anglais se battaient dans l'Inde; ils s'étaient déjà battus en Amérique, quoique la guerre ne fût pas ouver-

tement déclarée. D'ailleurs William Pitt n'aurait pu renouveler, sans léser d'autres créanciers non moins respectables que mistress Mary Robinson, le passe-droit pris sur lui de sauter par-dessus toutes les oppositions légales pour laisser jouir le prince de la totalité de sa pension mensuelle.

A bout de pensées et d'expédients, le correspondant de madame Du Barri, correspondant dans l'embarras si jamais il en fut, s'ouvrit à un homme politique momentanément en disgrâce, et presque en exil à Londres, à M. de Choiseul. M. de Choiseul avait toujours été l'ennemi de la comtesse, et dans ses luttes avec elle, quoiqu'il eût rarement triomphé, il avait déployé une rare habileté de génie. S'adresser à un tel personnage prouvait, on le comprend, moins le désir chez M. de la Luzerne de mener à fin une négociation pareille, que de s'en débarrasser sans péril, autre ressource des grands diplomates aux abois. Seulement il faut, en pareil cas, frapper à la porte d'une haine vigoureuse, formidable, féroce, celle qui donne du génie Celles-là ont la clef de bien des secrets; elles indiquent les chemins couverts, les poternes masquées. Telle était la vieille haine des Choiseul pour les Du Barri et réciproquement des Du Barri aux Choiseul.

L'élévation de la comtesse ne data pas, ce serait une profonde erreur de l'imaginer, du jour où elle devint la maîtresse de Louis XV. La fortune tient aussi en ré-

serve ses jours d'épreuve pour ceux qu'elle protége.

Une femme altière, intrigante de haut bord, vive, jalouse, diaboliquement spirituelle, la sœur du duc de Choiseul, en un mot, et c'est tout dire, osa protester, dans ce temps, contre l'élection de la nouvelle bien-aimée; c'était la duchesse de Gramont. Un pareil courage mérite de prendre place dans l'histoire. Appuyée de la haine de sa sœur, la comtesse de Gramont, la duchesse se crut assez forte et sans doute assez blessée pour lever le drapeau de la révolte. Elle était de ces personnes particulièrement délicates qui trouvent fort naturel qu'un roi ait une maîtresse, mais qui s'indignent s'il la prend ailleurs que parmi la noblesse.

Il ne faut toucher à aucun de ses priviléges. Il paraît que c'est un des priviléges de la noblesse depuis bien avant Diane de Poitiers.

La victoire sur madame Du Barri devait assurément lui paraître facile, à elle sœur du ministre le plus influent, le plus absolu qui fût encore entré dans le cabinet de Louis XV. M. de Choiseul plaisait au roi par l'extrême légèreté d'esprit avec laquelle il traitait les affaires les plus graves et les plus embrouillées; il n'en parlait qu'aux lueurs du bal, que pendant les haltes de chasse, qu'au milieu de l'ivresse des petits soupers; il les effleurait du bout des dents, les terminait en causant, et sa causerie brillante, phosphorique, gaie, épigrammatique, ne présentait que le jet, la fleur et le parfum. Voltaire

avait passé par là. C'était du Candide gouvernemental.

Entre les aventures bariolées de la veille et la chronique de l'Opéra, il examinait l'état de l'Europe. Un bon mot adoucissait l'impression fâcheuse produite par une mauvaise nouvelle; un madrigal de M. de Bernis préparait à la demande peu poétique d'un impôt. M. de Choiseul mettait des mouches et du rouge à la politique. Il n'en chassa pas moins les jésuites, la plus grosse affaire du règne, sans contredit.

Les Du Barri tentèrent de se rapprocher des Choiseul; ceux-ci hésitèrent. Que leur voulaient ces gens-là? La duchesse de Gramont ne se contenta pas, comme son frère, de répondre par le mépris : elle s'indigna, elle éclata, elle jeta feu et flamme par les naseaux; elle courut, la rage verte aux lèvres et le fouet de Némésis à la main, de château en château, d'hôtel en hôtel, de porte en porte, véritable furie, pour rallier le ban et l'arrière-ban de la noblesse contre cette fleur impudique (la belle découverte!), sans aveu, sans nom, sortie des pavés de Paris, entre une halle et un charnier. Elle la fit connaître, la dévoila avec cruauté, la noircit des pieds à la tête, la ridiculisa, la traîna par les cheveux à travers les salons, paya, et même très-cher, pour qu'elle fût déchirée dans les gazettes, nouvelles à la main, bulletins; enfin, toute-méchante et toute-puissante qu'elle était, elle parvint sous l'approbation expresse ou tacite du lieutenant général de police M. de Sartine, ce galant

homme! comme dirait Bertram, à publier contre madame Du Barri une chanson infâme, lubrique, qui, chantée sur l'air de la *Bourbonnaise,* devint bientôt populaire à Paris et dans toute la France. Voici le seul couplet qu'il soit permis de citer :

En maison bonne
Elle a pris des leçons,
Elle a pris des leçons
En maison bonne,
Chez Gourdan, chez Brisson ;
Elle en sait long!

Se servir ainsi de la rumeur publique pour faire arriver jusqu'au trône des attaques contre celui qui s'y oubliait dans les bras d'une favorite détestée, était assurément fort adroit. Le peuple était les flots, les Choiseul, le vent; le vent fit la tempête et resta invisible. Jamais tempête pareille! Qu'opposa madame Du Barri à ce soulèvement général contre elle? D'abord sa jeunesse, et madame de Gramont n'était plus jeune. Madame de Gramont était soutenue par un ministre : madame Du Barri, ne voulant pas être en reste, se fit protéger par un chancelier, M. de Maupeou. Jusque-là les voilà à deux de jeu.

Le ministre qui soutenait madame de Gramont était un duc; madame Du Barri eut aussi le sien ; elle en eut même deux, — à quoi bon en pareil cas faire de l'économie? — le duc d'Aiguillon, gentilhomme accompli, et

le duc de Richelieu. Et c'étaient bien là de véritables ducs. Madame de Gramont avait pour elle la foule de la noblesse; madame Du Barri eut avec elle la noblesse de la foule, les écrivains, les poëtes, les artistes, presque tous les philosophes; madame de Gramont avait la France : c'était beaucoup; madame du Barri eut le roi, c'était tout au moins autant.

La guerre fut donc déclarée, guerre longue, guerre terrible, guerre venimeuse comme toutes celles où figurent les femmes, guerre imprudente, car les coups portés à la joue de la favorite touchèrent le visage de Louis XV, dont les fautes furent si cruellement expiées par son innocent successeur, qui paya pour tous après l'orgie. L'exécration formidable, sans exemple, dans les luttes et les convulsions de palais, l'exécration, disons-nous, que les Choiseul soulevèrent contre madame Du Barri est, à nos yeux fort peu prévenus, une des causes qui développèrent, dans une terre déjà échauffée, il est vrai, le germe de la révolution. La noble vieillesse de Louis XIV avait complétement fait oublier les erreurs de sa jeunesse trop galante. La vieillesse débauchée de Louis XV produisit un effet tout opposé, non-seulement par rapport à lui, mais par rapport à la monarchie; elle rappela en masse les faiblesses successives de la royauté.

Madame de Maintenon avait presque obtenu par l'inflexibilité de ses mœurs le pardon tacite de toutes les favorites; la conduite de madame Du Barri réveilla le

souvenir de toutes les courtisanes royales. Il en résulta pour Louis XV et pour elle une condensation de haines. Le passé des autres fit balle contre eux.

Aussi une pensée altérait toujours la félicité — si félicité il y avait — de Louis XV : c'était la froideur hostile que le duc de Choiseul opposait à toutes les avances faites pour amener un raccommodement entre lui et la comtesse. Dans l'espoir de l'obtenir, il donna au château de Bellevue, sous les ombrages de Meudon, une fête à laquelle il invita le duc et madame Du Barri. Le plaisir s'y rendit armé. Ils y parurent l'un et l'autre, le duc et la comtesse, avec leurs partisans, qui, se guidant sur le mouvement de leurs chefs, s'évitaient, si ceux-ci s'évitaient dans les allées du parc, tendaient à se réunir si ceux-ci faisaient mine de se rencontrer, pantomime de cour digne du théâtre, caricature humaine, amusante et comique comme une scène de Molière.

Après la promenade, qui fut cette partie d'échecs que nous disons, on joua, on soupa; mais ce rapprochement d'une nuit ne fut ni une paix ni un armistice. Chacun resta cuirassé de ses prétentions et armé de ses haines. Le roi Louis XV en fut pour les frais de sa brillante fête.

Le duc de Choiseul resta inébranlable dans sa haine : c'est le fait le plus honorable peut-être de sa vie politique. Quelle supériorité d'esprit ne devait pas lui reconnaître le roi pour le conserver en place malgré l'opposition furibonde, perpétuelle, la colère intarissable,

les coups incessants dont l'accablait celle à qui tout cédait! C'est que l'honnêteté et le bon droit, même sous les gouvernements corrompus, résistent longtemps.

Le vent de la calomnie les retrempe, les épure, comme le vent aride du désert, auquel on expose le fer, le trempe et le change en acier. Cependant on brise aussi l'acier, on brisa Choiseul.

Une nuit, dans cette même chambre luxueuse que nous avons pris plaisir plus haut à décrire, madame Du Barri mit une plume dans la main énervée de Louis XV, et elle lui dit :

Écrivez!

Et le roi écrivit au duc de Choiseul :

« Mon cousin,

» Le mécontentement que me causent vos services me force à vous exiler à Chanteloup, où vous vous rendrez dans vingt-quatre heures. Je vous aurais envoyé plus loin, si ce n'était l'estime particulière que j'ai pour madame la duchesse de Choiseul, dont la santé m'est fort intéressante. Sur ce, je prie Dieu, mon cher cousin, qu'il vous ait en sa sainte garde. »

Tout Paris, comme d'usage, s'émut à cette disgrâce; on cria beaucoup, et, comme d'usage encore, jamais ministre n'avait été plus grand, plus utile, plus national

que le duc de Choiseul, puisqu'il n'était plus en place. Deux cent mille personnes, dit-on, coururent se placer sur son chemin, le jour de son départ, et lui exprimèrent leurs regrets par des acclamations. Son exil à Chanteloup fut un triomphe. L'abbé Terray, créature de madame Du Barri, eut l'intérieur en attendant que le duc d'Aiguillon, le beau favori de la belle favorite, envahît, Attila d'alcôve, l'héritage du duc de Choiseul.

C'est donc à cet homme d'État si fièrement éprouvé que M. de la Luzerne alla demander un conseil, un plan de campagne à suivre dans une lutte où il avait pour adversaire une femme dont le duc de Choiseul devait posséder les ruses de chatte, connaître les forces et les ressources et par là les moyens de lui échapper, seule manière de la vaincre.

— Voyez-vous, lui répondit à peu près comme sens et dans des termes qui étaient sans doute fort spirituels, — ce qu'on ne nous impose pas ici, — M. de Choiseul : voyez-vous, monsieur l'ambassadeur, je me suis trouvé dans ma vie de ministre aux prises avec des diplomates castillans, les théologiens les plus méthodiques, les plus ennuyeux et les plus subtils qui puissent mettre à la torture l'esprit clair, rapide et droit d'un Français. J'ai eu souvent maille à partir avec des politiques allemands, blocs de rocher qui désespéreraient des tortues par leur pesanteur et leur lenteur. Je me suis pris corps à corps avec des parlements bretons, véritables crânes de fer,

que le feu et le marteau n'entameraient pas plus que la hache ; j'ai croisé l'épée avec les jésuites, les hommes les plus redoutables que l'esprit du mal ait engendrés ; démons invincibles, insaisissables, que je croyais avoir terrassés et que je retrouvais toujours devant moi sous une forme nouvelle : eh bien, j'avoue que ces difficultés ne sont rien, car j'en suis venu à bout, absolument rien, si on les compare à la difficulté dans les affaires de cour de lutter avec les femmes, jeunes ou vieilles, laides ou jolies ; mais pour ne parler que de celle dont il est ici question, je n'entrevois, et je suis désespéré de vous le dire, aucun moyen de vous tirer de sa puissance. J'ai toujours succombé sous elle, et de plus haut placés que moi, d'aussi violents ennemis que moi de son autorité, ont cédé devant elle. Que feriez-vous, songez-y, quand le prince de Condé lui-même, un prince du sang, a été obligé, dans l'occasion que je vais vous dire, de ployer chez lui, dans son palais, à Chantilly même?

M. de la Luzerne, dans la consternation de son âme, écoutait attentivement ce récit de M. de Choiseul, qui reprit :

— Le prince de Condé prie le roi de passer quelques jours au château de Chantilly ; le roi y consent, mais aussitôt madame Du Barri fait dire au prince de Condé qu'il ne lui plaît pas d'être complétement séparée du roi pendant sa résidence à Chantilly. — Quelle audace inouïe! s'écrie M. le prince de Condé ; comme s'il y avait

un moyen de faire venir une pareille femme à Chantilly, au milieu des princesses du sang, au milieu de toutes ces nobles femmes!... Plutôt brûler mon palais avec les portraits et les batailles de tous mes aïeux, plutôt me noyer dans ma grande pièce d'eau, que de lui laisser seulement franchir le seuil!

Le prince de Condé ne se noya pas quand il sut que, si madame Du Barri ne venait pas au château de Chantilly, le roi n'y viendrait pas non plus. Il ne brûla pas même les portraits de tous ses aïeux; leurs batailles ne flambèrent pas.

— Que fit-il? demanda M. de la Luzerne, qui suivait tous les détails de ce récit dans l'espoir d'y rencontrer celui dont il ferait usage pour se sauver. — Que fit M. le prince de Condé?

— Ce qu'il fit? Il se dit : Eh bien, elle viendra. Et ne croyez pas que par cette lâcheté tout fût fini. Oh! non. — Quel parti prendre, se dit-il, à l'égard des invitations qu'il me convient d'adresser aux dames qui, par leurs fonctions et leur rang, sont de tous les voyages de Sa Majesté? Inviter à la même fête, à venir au même château, les princesses, filles du roi, et madame Du Barri, haute inconvenance, outrage à l'étiquette, au rang, à la naissance! Les inviter sans elle, péril formidable! Et il y avait renoncé, on vient de le voir. — Inviter madame Du Barri sans inviter les princesses, péril plus certain encore. D'ailleurs la chose n'était pas faisable. Dans

cette situation, peut-être unique dans la vie si peu en rose d'un courtisan, le prince de Condé, sans rien avouer au roi, — il n'eût plus manqué que cela! — le prie de faire lui-même la liste des dames qu'il daigne choisir pour le voyage de Chantilly. — « Invitez qui vous voudrez, » répond le roi, qui devina peut-être l'embarras du prince, et qui se complut à l'y laisser, connaissant son mauvais vouloir pour la comtesse. Voilà de nouveau Condé au comble du désespoir.

Enfin le désespoir même l'éclaira. Les princesses seules et les grandes dames des voyages du roi furent officiellement invitées; mais, à Chantilly, le roi, le *soir*, trouva près de lui madame Du Barri, qui repartit le lendemain de bonne heure pour Paris. Ce trait de courtisan fut du goût du roi, et je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il ne déplut pas à la favorite. Voilà comment la difficulté fut vaincue, si cela peut s'appeler vaincre. Ainsi, le prince de Condé, tout Condé qu'il était, fut obligé de prêter son noble palais, sa noble chambre... Qu'auriez-vous fait d'ailleurs vous-même, à sa place? demanda M. de Choiseul à M. de la Luzerne.

— Et vous? répondit M. de la Luzerne au duc de Choiseul, qu'auriez-vous fait?

— Moi? voulez-vous que je vous le dise?

— Sans doute!

— Je me serais jeté dans la grande pièce d'eau...

Mais il se hâta de reprendre, s'apercevant du désas-

treux effet que produisait son héroïsme sur son interlocuteur :

— Mais votre situation n'est pas aussi compromise que celle du prince de Condé... il ne faut pas encore vous noyer.

— Mais enfin, savez-vous un moyen?

— Non... je vais le chercher...

— Mais, plus que moi, le trouverez-vous?

— Peut-être. Je vais d'abord bien me convaincre qu'il n'y en a pas... ce procédé m'a souvent réussi... Il peut arriver alors que je le trouve... et aussitôt je vous en ferai part.

Et les deux diplomates se séparèrent sur ces dernières paroles, qui ne contenaient pas, on le voit, de bien riches espérances.

C'est parce qu'elles en renfermaient beaucoup trop peu que M. de la Luzerne, dès que M. de Choiseul fut parti, se hâta d'écrire à Shéridan pour le prier de se rendre à l'ambassade française. Sa première rencontre avec le représentant de Stafford et celle qu'il avait eue depuis avec lui, après la comédie de l'argent si bien jouée par le prince à Carlton-House, l'autorisaient à compter sur sa complaisance.

M. de la Luzerne avait raison d'y compter : une heure après l'envoi de son billet, Shéridan serrait cordialement la main de l'ambassadeur de France, qui lui dit :

— Monsieur Shéridan, notre grande affaire n'est pas finie.

— Tant pis et tant mieux, monsieur !

— C'est tant pis seulement.

Et aussitôt M. de la Luzerne fit connaître en peu de mots à Shéridan ce que notre lecteur sait déjà : la loterie de Luciennes et le retour à Londres du billet avec prière — prière qui était une injonction — de le faire payer : — à défaut de payement, publicité sonnante et éclatante donnée à la scène de Luciennes, c'est-à-dire publicité donnée à la faillite du prince, et scandale plus navrant encore, faillite dont il serait relevé par la moqueuse et mortelle générosité des gentilshommes français.

— Vous sentez-vous le courage moral, reprit M. de la Luzerne, d'exposer au prince la situation, l'importance et l'imminence des faits tels que je viens de vous les dire ?

— D'abord, — non ! je ne me sens pas ce courage. Ensuite vous ou moi, en pareil cas, ce sera toujours vous qui vous serez présenté comme le héraut d'armes de ce bizarre défi. Et vous, monsieur, vous représentez la France. Si j'avais un conseil à donner à Votre Excellence...

— Donnez-m'en plusieurs, et qu'il s'en trouve un bon dans le nombre !

— Effacez-vous entièrement.

— Et comment ?

— Voici comment. Nous possédons en Angleterre, et depuis longtemps déjà, une puissance que vous ignorez encore en France et avec laquelle on exerce une action prodigieuse sur les hommes à tous les rangs de la société.

— De quelle puissance entendez-vous parler?

Shéridan répondit :

— Du journalisme.

— En effet, dit M. de la Luzerne.

— Tel homme, reprit Shéridan, qui ne craint ni le feu ni l'eau, ni l'épée ni la peste, recule épouvanté devant deux lignes écrites contre lui dans un journal. Eh bien, servez-vous contre le prince de cette arme qui, lorsqu'elle ne tue pas, défigure toujours. Mon Dieu! je sais que le prince de Galles est très-blasé sur le venin des journaux, mais le fait dont vous me parlez est si grave que, bien ménagé, bien distillé par un empoisonneur de lettres bien habile, — je me charge de vous en procurer un; nous en avons autant en Angleterre que chez vous, — ce fait, dis-je, peut effrayer le prince, si blasé qu'il soit, et l'amener à composer. Voulez-vous vous servir de ce moyen?

— Non, répondit l'ambassadeur, je craindrais, en employant ce moyen anonyme, de faire trop petite la part de responsabilité que veulent visiblement assumer sur eux les jeunes gentilshommes dont madame Du Barri est auprès de moi l'interprète : ce qu'ils veulent...

— Que veulent-ils, au fait?

— Le défi à front découvert.

— Et vous avez accepté de le porter en leur nom?

— Je n'ai pas accepté... mais je ne sais aucune voie pour éviter...

Les yeux si pénétrants de Shéridan n'avaient cessé, pendant tout son dialogue avec l'ambassadeur de France, de lire ce qu'il cachait derrière ce qu'il disait, — ce qui est toute la science humaine, — et il lut nettement la pensée de M. de la Luzerne. Allant droit alors devant qui biaisait, il reprit ainsi :

— Dans ma vie assez agitée et assez trouble de représentant, j'ai eu plus d'une fois l'occasion de me sentir étranglé par des exigences de position presque aussi terribles que celle qui, en ce moment, vous étouffe. Tantôt j'étais chargé de voir le roi, tantôt les ministres, sous peine de perdre plus tard mon mandat. Savez-vous le moyen qui m'a le plus souvent réussi pour ne rien faire et ne rien perdre?

— Non, cher monsieur Shéridan.

— Un moyen bien simple.

— Ce sont toujours les meilleurs.

— J'étais malade et mon médecin m'ordonnait de changer d'air. Je quittais immédiatement Londres.

M. de la Luzerne prit et serra avec reconnaissance les deux mains de Shéridan.

— Ah! je vois que vous m'avez compris et que mon

moyen... Voyons maintenant... quelle maladie avez-vous?

— Des douleurs rhumatismales...

— Ce n'est pas assez diplomatique...

— La goutte?

— On l'a trop souvent en diplomatie, je vous conseille le foie.

— Le foie?... pourquoi...

— Le foie m'a toujours réussi. Vous êtes donc malade du foie. Quand partirez-vous pour les eaux de Bath?

— Dans quelques jours...

— C'est bien tard.

— Demain...

— Tout de suite! dit Shéridan en riant et en tirant le cordon de sonnette comme pour faire comprendre d'une manière familière et charmante à M. de la Luzerne qu'il avait à partir en effet tout de suite, s'il tenait à échapper à la maladie mortelle de la mission dont il était chargé.

—

VII

Shéridan rentra chez lui fort soucieux de son entrevue avec M. de la Luzerne ; il venait de se convaincre — si quelque doute était encore demeuré dans son cœur — de l'inutilité plus de vingt fois prouvée à lui comme aux autres de parvenir à tirer de l'argent des coffres du prince de Galles. L'occasion lui démontra avec un degré de plus que son illustre ami le fils de Georges III portait au front l'Étoile du débiteur.

Quand on possède cette fatidique étoile, — et Shéridan la portait un peu lui-même au front, — non-seulement

on ne désire pas payer, — qui désire d'ailleurs payer? — non-seulement on ne veut pas payer, — deuxième degré dans l'ordre de l'Étoile du débiteur; — non-seulement on ne peut pas payer, — troisième degré dans le même ordre; — mais les autres même ne savent pas, les autres, c'est-à-dire les créanciers, vous faire payer. Leurs moyens vont à droite et à gauche du but, le dépassent ou ne l'atteignent pas; jamais ils ne le touchent. Alors on est grand'croix dans l'ordre de l'Étoile du débiteur. C'est à ce magnifique degré de la dette que le prince de Galles était peu à peu arrivé à force... à force de ne pas payer.

Le valet de chambre de Shéridan, ce spirituel valet de chambre qui se tint irrespectueusement les côtes de rire, — l'insolent! — le jour où son maître l'envoya dire à Chalier, le marchand de vins, et à Edbrooke, le loueur de voitures, de passer à l'hôtel pour être payés; ce valet de chambre dit à Shéridan que, pendant son absence, une vieille femme, — si c'était une femme, — mais bien vieille, vieille comme la Tour de Londres, était venue pour lui parler.

— Et que me veut-elle?

— Je l'ignore, monsieur; mais elle pleurait, du moins elle essayait de pleurer, car elle est si vieille et si desséchée, que les larmes avaient du mal à venir. La pompe est furieusement rouillée.

— Et que lui avez-vous dit?

— Que vous étiez beaucoup trop occupé en ce moment pour la recevoir.

— Il est vrai que dans ce moment...

— Ah! voilà! voilà! s'est-elle mise à crier, parce qu'on a des habits en lambeaux, on est houspillée, chassée... Mais je suis riche, magot! m'a-t-elle dit avec des yeux pleins d'étincelles de feu... je suis peut-être plus riche que ton maître.

— Ceci est vraisemblable, interrompit Shéridan.

— Oui, monsieur, très-vraisemblable.

— Impertinent!

— Je le serais, monsieur, si j'étais d'un avis contraire au vôtre, quelle que fût l'occasion.

Shéridan ne put se défendre d'un sourire.

— Voyons... cette vieille femme... Vous avez eu tort de la renvoyer.

— Je ne l'ai pas renvoyée, monsieur.

— Où est-elle donc?

— Dans la pièce au charbon...

— Amenez-la-moi. Dans la pièce au charbon! Vous n'êtes pas charitable, dit le poëte à son domestique. Puisque cette femme est vieille, dites-vous, vous deviez la faire asseoir dans mon fauteuil.

— Dans votre fauteuil... dans votre fauteuil!...

— Sans doute.

— Ce n'est pas vous, on le voit bien, qui avez soin de l'appartement, monsieur.

— Allez!

Le valet courut chercher la vieille qu'il ramena aussitôt à Shéridan, toujours tout préoccupé de son entrevue avec l'ambassadeur.

— Je viens du fond de la mer pour vous demander justice! s'écria la vieille femme dès qu'elle fut en présence de Shéridan.

— Elle est réellement très-vieille, pensa Shéridan en jetant les yeux sur elle; je ne crois pas qu'il y ait beaucoup plus vieux à Londres. Et quelle misère séculaire!

— Oui, je remonte du fin fond de la mer pour vous demander justice, répéta la vieille, édentée ses bras maigres en l'air.

— Non-seulement elle est très-vieille, très-misérable, mais elle est folle, se dit Shéridan, qui répondit à la pauvre femme tout en la faisant asseoir dans un fauteuil : — Je ne suis pas juge, ma bonne femme, pour que vous me demandiez justice; tout au plus puis-je vous la faire rendre.

— C'est cela! c'est pour cela, bon Dieu! que je viens. Je ne demande rien de plus. Vous me ferez rendre justice! — Mais de l'ordre en tout. Comme j'ai été dans les affaires, que je connais les affaires, que je sais qu'on ne traite pas sans argent les affaires, et que je vous apporte une grosse affaire, dites-moi ce que vous voulez, combien vous voulez pour me défendre?

Shéridan sourit, mais bientôt rappelé au respect par ce

grand âge qu'il avait devant lui, il répondit à la vieille femme :

— Je crains, madame, que vous n'ayez commis une erreur en venant chez moi porter votre plainte : je ne suis pas un homme de loi... J'ai bien étudié par-ci par-là un peu les lois dans ma jeunesse, mais je ne suis pas avocat ; je ne suis que poëte par goût...

— N'êtes-vous pas le grand Shéridan, le représentant de Stafford ?

— Oui, madame, répondit Shéridan, touché de cette popularité immense dont ce vieux débris était un écho ; oui, madame.

— C'est ce que je veux... c'est vous que je veux.

— Alors, madame, puisqu'il en est ainsi...

— N'est-ce pas vous qui défendez les victimes de l'Inde échappées aux tortures de ce brigand de Warren Hastings ; de cet homme qui mangeait des plumpuddings faits avec des raisins de Corinthe et de la chair de chrétiens ?

— Oui, madame, c'est moi. Est-ce que vous viendriez... est-ce que vous sauriez quelque chose qui pourrait apporter quelque lumière dans ce grand procès de Warren Hastings ? Parlez !

— Non, répondit la vieille en laissant tomber la moitié de sa mâchoire de fer sur l'autre moitié, ce qui produisit l'effet d'une boîte qui se ferme.

Mais ce *non* ne convainquit pas entièrement l'attention déjà souverainement exaltée de Shéridan.

— Puisque vous êtes l'avocat préféré des malheureux à la chambre des lords, reprit-elle, vous serez cette fois le mien à la chambre des communes. J'ai dit en sortant du fond de la mer : Je veux pour avocat un représentant, un grand représentant, le plus célèbre des célèbres représentants de la chambre des communes; je veux une belle parole et un beau visage, puisque j'y suis, — ce qu'il y a de mieux pour mon argent, — et tout le monde m'a dit : — Adressez-vous à Shéridan; il boit sec, mais il parle humide.

— Je remercie tout le monde, dit Shéridan qui se disait en lui-même : — Mais qu'est-ce donc que cette étrange femme? — N'est-ce qu'une folle?

— Mais je reprends, continua la vieille : je vous ai dit que je savais mieux que personne, ayant été longtemps dans les affaires, que les affaires ne se traitent pas sans argent : on engraisse les lapins avec du son, les affaires avec de l'argent. Que demandez-vous d'argent pour beaucoup parler et bien parler?

— Mais, madame, l'état dans lequel vous paraissez être...

— Je vois qu'il faut que je vous rassure..., s'interrompit l'étrange cliente de Shéridan. Vous voyez ces trois gros jupons que je porte autour de moi, ajouta-t-elle en ramassant par le bas ses trois jupes et en les soulevant : tout ça, monsieur, est cousu d'or, de guinées, de pièces d'or, grandes, moyennes et petites, de tous les pays, et toutes

vraies comme les paroles de notre Seigneur. — Soulevez ça, monsieur, mes cordons craquent, et je sue tant j'en ai à traîner.

Shéridan ouvrit de grands yeux d'étonnement : tout cet or !... tout cet or cousu dans les plis du suaire de ce squelette !

— J'ai pour plus de cent livres d'or autour de moi ; tenez, dit la vieille en déchirant avec ses gencives de pierre un morceau de son troisième jupon ; tenez ! monsieur, et voyez par vous-même si je veux vous tromper : dans cet endroit mordu au hasard, voyez ! il y a cinq pièces ; c'est partout de même, partout, répéta-t-elle en jetant sur le divan les cinq pièces d'or décousues. Vous donnerez cela, de ma part, à votre domestique, James, Tom ou William, n'importe ! pour qu'il soit plus poli une autre fois avec les vieilles gens mal mis. Et cet or, monsieur Shéridan, ce n'est rien, mais rien, comparé à ce que j'ai su cacher dans mes caveaux... Je ne le dis qu'à vous... mais j'ai beaucoup d'or, des tonnes d'or, là-bas, là-bas... Hein ! il faut bien que je le dise à quelqu'un maintenant... D'ailleurs, sans moi, je défie bien qui que ce soit de les déterrer. Oui, il faut que je le dise à quelqu'un... parce que... parce que... parce qu'il a voulu me voler... oui, me voler tout, me voler à fond... oui, monsieur, regardez-moi, me voler... vous savez, le bandit !... car cet homme est un vrai bandit ; et l'autre, — la femme... je crois aussi que l'autre s'entendait avec

lui... la jeune femme, vous savez, et lui, se seraient entendus pour me voler...

Shéridan n'y était plus du tout.

— Pour sûr, se dit-il, en ce moment elle bat la campagne; il n'y a pas à en douter... peut-être que quelque commotion violente aura dérangé... Puis ce grand âge... Mais tout cet or... tout cet or... on a bien pu vouloir la voler... mais est-ce tout? n'y a-t-ilpas d'autre cause...?

— Il a voulu me tuer, reprit brusquement la vieille aux jupons d'or.

— Qui donc, madame? qui donc a voulu vous tuer?

Elle répondit comme si elle se fût parlé à elle-même.

— Lui.

— Votre mari? demanda Shéridan.

— Bah! mon mari! ils sont tous morts, mes maris... et j'en ai eu sept ou huit, Dieu merci! tous bien morts. Ah! les drôles! — Eux me tuer... non! lui, vous dis-je,

— Votre fils?

— Je n'ai pas de fils; mais si j'en avais eu un... Ah! quel avocat j'en aurais fait! — Il n'aurait jamais défendu que sa mère.

— Je crois, madame, interrompit Shéridan, je crois, et je vous dis cela dans votre intérêt, que vous apporterez à ce récit une grande clarté, une clarté qui m'est indispensable, si vous voulez que je vous défende, en me disant d'abord qui vous êtes.

— Qui je suis? Ah! qui je suis!

— Si vous n'avez aucune raison pour me le cacher... oui, vous feriez bien de me dire qui vous êtes.

— Je suis avec Georges III et son fameux libertin de fils, le prince de Galles, ce qu'il y a de plus connu dans Londres. Je suis la vieille Marguerite Nicholson... Ingrat! vous n'êtes donc pas Anglais?

— Nicholson?... attendez..., chercha Shéridan.

— La maîtresse de la taverne du *Saumon galant;* ne cherchez pas tant.

Shéridan se leva aussitôt et salua avec un respect moitié sérieux, moitié comique, mais enfin il s'inclina devant cette haute célébrité de la bière, du gin et de l'eau-de-vie. Il y avait plus d'une fibre dans l'âme composite du poëte qui vibrait au contact de cette grande passion de l'ivresse, représentée par la mère Nicholson. C'est ce même petit lien qui rattache le maréchal de France à la vivandière : tous les deux vont au feu et peuvent mourir de la même balle; c'est ce lien qui noue le grand musicien, un Rossini, un Auber, par exemple, au pauvre aveugle qui joue de la flûte sur le quai, le soir à minuit; impossible au grand artiste de ne pas donner un regard, une pensée, un sou au confrère, au frère dernier venu. Shéridan et la Nicholson étaient l'un et l'autre de la famille fleurie de la vigne et du houblon.

— Continuez, reprit Shéridan ; maintenant j'ai l'avantage de savoir qui vous êtes ; continuez.

— Oh ! non, monsieur Shéridan, vous ne savez pas entièrement qui je suis, quoique vous sachiez maintenant que je suis la mère Nicholson... Si vous vouliez le savoir complétement, il vous faudrait aller dans les ports, baies, anses et criques d'Écosse, d'Irlande, d'Angleterre et des îles — du vent et sous le vent, — en deçà et au delà des mers noires, blanches, jaunes et bleues, demander aux vieux bossemans goudronnés, aux midshipmans, aux matelots doublés et chevillés en cuivre, surtout aux matelots, ce que j'ai fait pour leur bonheur depuis plus de soixante ans d'exercice; et les voleurs, monsieur Shéridan, les voleurs !... y en a-t-il un qui ait le droit de me dire, la main sur la conscience, que je l'ai trahi? De fer, toujours de fer, monsieur, avec la police. — Trois écrous aux lèvres... on ne me fait pas peur... allez donc! Je leur ai donné aussi de bons conseils pour ne pas être pendus... j'en ai sauvé trois de la potence; vrai, comme vous êtes là, — sauvés avec de l'or... Il est vrai de dire qu'ils ne se sont pas montrés ingrats... chacun d'eux m'a rapporté un perroquet de la Nouvelle-Hollande... il n'y a que ces gens-là, voyez-vous, qui aient du cœur... rien que ces gens-là. Les honnêtes gens, c'est mou, c'est de la canaille. Quand vous aurez mon âge, vous verrez clair dans la vie.

— Pardon! si je vous interromps, dit Shéridan, ce n'est donc pas un voleur qui vous a volé?

— Celui qui m'a volé, — un voleur! Ah ! monsieur !

lui, un voleur ! — Ce n'est qu'un faux voleur... comme il y en a tant... Pourtant, j'en conviens, c'est un homme de génie dans sa partie... mais un voleur froid... ça calcule trop sur ses doigts pour se dire un bon voleur... Le vrai voleur, voyez-vous... monsieur Shéridan...

— Encore une fois, pardon, madame Nicholson, mais l'affaire sur laquelle vous venez me consulter doit présenter une certaine gravité, si j'en crois l'émotion qui ne vous a pas quittée depuis que vous êtes entrée dans mon cabinet; vous devriez aller droit au fait, si vous tenez à ce que j'y apporte toute l'attention qu'elle mérite.

— Pardonnez-moi, mais l'indignation, l'âge; et puis, je vous l'ai dit, monsieur Shéridan, je viens du fond de la mer, et c'est si mauvais, l'eau ! n'est-ce pas, monsieur Shéridan, que c'est mauvais l'eau ?

— Oui, madame, très-mauvais.

— Même l'eau douce ?

— Oui, même l'eau douce. Vous disiez donc que vous arrivez du fond de la mer ?

— Du fond même de la mer, et je pourrais dire aussi du fond du fleuve, car c'est à l'embouchure qu'ils ont fait le coup, les assassins ! un coup qui ne leur portera pas bonheur, car vous me défendrez, — car vous me ferez rendre justice. Nous irons les voir à Newgate tirer une aune de langue.

— Oui, madame, on vous fera justice. Mais continuons. On a voulu vous noyer, si je comprends bien, disiez-vous, à l'embouchure de la Tamise ?

— C'est cela, monsieur Shéridan, à l'embouchure de la Tamise.

— Mais cet acte de profonde scélératesse ne prend pas son commencement là ; il est ailleurs assurément... Cherchez... rappelez-vous...

— Ah! voilà... j'y suis!... ma pauvre vieille mémoire... Oui, vous avez raison, il est ailleurs. La chose commence au Wapping, à ma glorieuse taverne chérie du *Saumon galant*. C'était un soir du mois dernier... oui, un soir... ne me demandez pas trop les dates... tantôt il me semble que ça s'est passé il y a bientôt cent ans, tantôt que c'est d'hier...

— N'importe! c'était, dites-vous, un soir au Wapping, au *Saumon galant*.

— Oui. Depuis quelques jours, mon bon monsieur Shéridan, la taverne avait comme une espèce de fièvre chaude; je ne l'avais jamais vue dans cet état-là... Je continuais à faire de belles recettes, oui, c'est vrai, mais ça n'allait pas aussi bien d'un autre côté. On se battait beaucoup au *Saumon*. Un peu, c'est bien, — mais l'on se battait vraiment trop; — la consommation en souffrait ; — et puis je voyais à certaines tables des figures honnêtes que je n'avais jamais vues ; — ces figures honnêtes ne m'allaient pas extrêmement... mais il fallait les souffrir... Ah! je ne dois pas oublier de vous dire que l'Amirauté, pour une raison ou pour une autre, car elle nous tracasse toujours sur les quais, faisait faire la presse

des matelots dans tous les cabarets de la Tamise, rafle générale; matelots de l'État et matelots de la marine marchande, depuis trois semaines, s'arrachaient les yeux et se mangeaient le nez à l'occasion de cette presse. Un jour c'étaient les uns, un autre jour c'étaient les autres qui triomphaient. J'arrosais tout cela le mieux que je pouvais avec de la bière et de l'eau-de-vie brûlée. La dernière fois, comme je vous disais, ça n'allait plus, mais plus du tout : il se passait dans le ventre du *Saumon* des tribulations d'entrailles qui annonçaient quelque catastrophe... quelque grosse catastrophe... Je ne me trompais pas, au milieu d'un grain épouvantable, quand matelots et femmes, marine marchande et marine de l'État s'égratignaient la peau comme des chats et se déchiraient les bras comme des chiens enragés, entre la police. Mais une police... Tenez, monsieur Shéridan, j'ai réfléchi beaucoup là-bas sur le vaisseau... vous allez savoir quel vaisseau... eh bien! cette police-là, monsieur Shéridan, ne m'a pas satisfaite du tout! mais du tout!... D'où venait cette police?

— Du bureau de la police, repartit Shéridan.

— C'est bientôt dit. Non! — Je ne crois pas à cette police. Ça n'en avait ni la démarche, ni le flair. — J'ai eu peu de temps ce jour-là pour voir, mais j'en ai eu beaucoup ensuite pour y songer, — et puis, il y a autre chose que je ne vous dis pas.

— Dites-moi tout, riposta Shéridan, qui se dit à lui-

même : — Quand je saurai tout, si cela continue ainsi, je ne vois pas davantage où cela me conduira. Enfin...

— Eh bien, tout, c'est ceci; tout, c'est cela. La police, cette police douteuse, vidant ma taverne, a fait marcher devant elle à coups de trique tous les matelots qui étaient dans le *Saumon*, et moi-même, monsieur, moi-même qui fumais ma dernière pipe avant d'aller me coucher, car il se faisait tard; oui, l'on m'a donné des coups de trique et l'on m'a fait marcher vers le quai, et du quai l'on m'a lancée houp! dans le fond d'une barque.

— Vous? interrompit Shéridan, vaguement intrigué de ce récit, qui plaisait par plus d'un côté à son esprit romanesque.

— Moi-même, quand je vous le dis.

— Vous avez alors supposé... Qu'avez-vous supposé d'abord?

— Rien d'abord : j'ai été étourdie, anéantie, je me suis crue morte. On marchait, on piétinait sur moi, dans le fond de la barque comme sur une vieille éponge; et la barque trop pleine allait à droite, allait à gauche, s'emplissait d'eau : j'avais de l'eau dans la poitrine, dans le dos, dan mes bas, dans mes souliers : j'étais un vrai chiffon. Et avec tant d'or sur moi, tant d'or!

— Et où vous conduisit-on?

— Après cinq ou six heures de cette fade promenade entre deux eaux, on nous hissa du fond de notre barque comme des tas de vieilles marchandises, et l'on nous

laissa tomber sur le pont d'un vaisseau : là on nous dit que nous descendions vers la mer. — Ah! mon Dieu! je m'écriai; et autour de moi, il y en avait qui pleuraient, qui criaient, qui maudissaient le Père éternel, mais les plus comiques de tous, — ah! les ruffians! c'étaient une douzaine de maraudeurs ramassés à la pelle dans la boue et dans la lie de ma taverne du *Saumon* et qui n'avaient pas autre chose à dire pour se défendre que ceci : Moi je suis lord Tickel, débarquez-moi; moi je suis le duc de Bedford, débarquez-moi tout de suite; moi je suis lord Kero. Il y en avait même un dans le nombre qui disait... Ah! celui-là, c'était vraiment le plus fort de la troupe, celui-là ne cessait de répéter : Tas de filous! tas de brigands! tas de canailles! je vous ferai tous serrer le cou... avant trois jours, si vous ne me débarquez et ne vous livrez à la justice. Je suis le prince de Galles!

— Que dites-vous? interrompit Shéridan à cet endroit; le prince de Galles?

— Oui, monsieur; n'était-ce pas à craquer de rire dans sa peau, si l'on n'avait pas été, comme moi, sur le point de se noyer! Je vous demande si le prince de Galles pouvait se trouver au milieu de cette affreuse bande de toutes sortes de choses!

— Mais oui... puisqu'il pouvait fort bien s'être trouvé ce soir-là à votre taverne.

— Mais est-il vraisemblable que le prince de Galles se soit trouvé... soit venu...?

— Très-vraisemblable, pensa Shéridan, qui ne voulut pas aller plus loin sur ce point avec la vieille. Continuez, madame Nicholson.

— Après tout, dit-elle en manière calme de réflexion, il s'est passé depuis quelque temps dans ma pauvre taverne, autrefois si tranquille, des choses si peu ordinaires... qu'il ne serait pas si monstrueux, à vrai dire, que le prince de Galles... C'est égal, j'aurais bien ri, si j'avais pu rire... Le prince de Galles!...

— Et que lui arriva-t-il?

— A qui?

— Au prince de Galles.

— Vous croyez donc, vous aussi, M. Shéridan, que le prince de Galles...? Bon!...

— Vous avez raison, — laissons le prince de Galles et parlons de vous. — Quelle incroyable histoire! pensa Shéridan.

— Moi... oh! moi, mon affaire était bien plus simple. Un homme que je ne connaissais pas s'approche de moi dans l'obscurité et me dit : « Tendre mère Nicholson, croyez-vous au bon Dieu? — Ça dépend, que je lui réponds. Pourquoi cette question dans un endroit aussi humide? — Voici pourquoi, ma charmante : si vous croyez au bon Dieu, j'ai un conseil à vous donner, c'est de faire votre petite prière. » Et moi de le regarder dans les yeux, de lui dire : « Pourquoi cela, mon capucin? — Je vous engage à faire un bout de prière, parce que

je vais vous jeter à la mer, me répond-il. — Me... me jeter à la mer! » L'étonnement me coupa la voix. — « Comme je vous le dis, dépêchez-vous, mère Nicholson. — Mais je ne veux pas que vous me jetiez à la mer; je ne le veux pas. — Écoutez-moi, mère Nicholson, je me suis chargé de la commission; j'aurais pu me dispenser de vous en faire part, mais vous méritez des égards à cause de ceux que vous avez toujours eus pour nous, et j'ai donc celui de vous prévenir de la chose pour que vous ne tombiez dans la gueule d'un requin qu'en parfait état de grâce. Priez donc, il n'est que temps. — Je ne prierai pas, sacrédié! mais je crierai, si vous me parlez encore de me jeter à la mer. — Criez, si cela doit vous soulager, mais qui vous entendra au milieu de tous ces cris? D'ailleurs regardez tous ces bons garnements rangés autour de vous, couchés près de vous, placés à dix pas de vous; tous sont d'accord avec moi, mère Nicholson, croyez-moi, pour vous laisser noyer. — Mais... — Voulez-vous prier, oui ou non? — Rien! mille vesces du diable! répondis-je; je ne veux pas prier, et vous ne me noierez pas! » L'assassin fit un pas pour me saisir par le milieu du corps... — « Eh bien! soit, je vais faire ma prière, » lui dis-je pour gagner du temps, « et « elle ne sera pas longue. » Il s'arrêta. « Dis-moi seulement qui t'a chargé de me noyer, voilà toute ma prière. — Tu seras satisfaite sur-le-champ, d'autant mieux qu'on m'a même prié de te le dire, afin que tu sois contente, autant

que tu mérites de l'être : celui qui te noie par mes mains, c'est Charles Price. »

— Charles Price ! s'écria Shéridan troublé.

— Ah ! vous le connaissez, monsieur Shéridan ?

— Qui ne le connaît pas ?... Charles Price..., murmura Shéridan, remuant des mondes d'idées et de suppositions. Poursuivez...

— J'avais à peine entendu le nom de ce criminel qui a fait tout au monde, monsieur, tout ! depuis dix ans, pour m'escroquer ma taverne, que son bourreau m'entoure, me soulève et me lance par-dessus le bord dans le fleuve. — Quatre mille guinées d'or à qui me sauvera, m'écriai-je en tombant ; et je les ai sur moi ! Quatre mille guinées d'or ! Bon ! mon assassin n'a pas plutôt entendu ce cri, qu'il se jette à l'eau pour me sauver lui-même. Mais songez, monsieur... nous franchissions l'embouchure de la Tamise, la mer était grosse comme une montagne à cet endroit. Mon sauveur s'épuisait pour m'arracher à la mort ; la lutte fut terrible au milieu de la nuit et des vagues, et du vent et du sable. Quatre mille guinées ! Enfin je ne sais ce qui se passa, mais le matin, quand je rouvris les yeux, il y avait près de moi un cadavre sur le rivage : celui de mon assassin et de mon sauveur. A mon tour ! me dis-je en me relevant et en suivant le pied du rivage jusqu'à Londres, à mon tour, mon doux M. Price. Et je dirai tout en justice, où je vais vous traîner : tout ! que vous avez voulu me faire assassiner,

que vous avez à force d'astuce, de finesse, de coquinerie, enlevé de ma maison celle qui en était la fortune et la gloire, ma Pérégrine; que vous l'avez enlevée pour la vendre, elle, ma petite Indienne, qui ne demandait qu'à être sage, à un monsieur... qui est-ce qui connaît cela?... à un monsieur Brrr... Brrum... Brummell.

Shéridan se leva comme s'il eût été soulevé par les cheveux.

— Brummell... une Indienne!... le prince de Galles chez vous!...

— Qu'avez-vous, mon digne monsieur Shéridan?

Shéridan laissait tomber ces paroles en marchant :

— Chaque mot une révélation!... chaque révélation un miracle!...

Il se plaça devant son secrétaire, et, passant en un instant par des milliers d'idées comme un joueur de bagues adroit en enfile plusieurs dans l'ivresse lumineuse de sa course, il s'arrêta à la principale, et il écrivit ces mots, rien que ces mots, à M. de la Luzerne :

« Ne partez pas!

« Shéridan »

—

VIII

Charles Price, mandé par Shéridan, entra d'un air dégagé dans le cabinet du grand poëte comique et s'assit dans le fauteuil que celui-ci lui avança. Il avait pris l'air libre et charmant d'un homme du monde désormais au-dessus des préoccupations triviales de l'existence. Son front était riant, sa mise riche, son linge de la plus éclatante blancheur britannique. Brummell, le rencontrant dans la rue, n'aurait peut-être pas dédaigné de le saluer.

— Je suis heureux, mon cher monsieur Price, de lire

sur votre visage le contentement de la santé, et d'une meilleure position, lui dit Shéridan, qui le connaissait de longue date.

— Que voulez-vous, monsieur Shéridan ! la paix du cœur, ce baume de la vie...

— Vous avez donc trouvé la paix du cœur? J'en suis charmé pour vous.

— Je vous remercie. Mais oui, je la possède dans toute sa plénitude, et, je crois, pour longtemps.

— Tant mieux encore, monsieur Price. Vos travaux vous auront mérité sans doute cette quiétude de l'âme au-dessus de tous les biens de la terre.

— Mais qui ne vient pas tout à fait cependant sans les biens de la terre, monsieur Shéridan.

— Non sans doute. Allons! allons! je vois avec satisfaction que vous êtes arrivé au bonheur par la sagesse pratique. Vous connaissez votre bonheur, ce que Virgile exige de l'homme des champs pour qu'il soit complétement heureux. Je sais que vous n'êtes pas précisément un homme des champs.

— Pas précisément.

— Vous n'avez pas fait votre fortune par le lait ni par le miel des abeilles.

— Non, non.

— La bière et l'eau-de-vie que vous faites vendre dans votre établissement du Wapping vous rapportent bien plus que ces produits naïfs de la nature.

— Ah ! vous savez que les circonstances m'ont rendu possesseur de l'établissement du *Saumon galant* là-bas sur les bords de la Tamise?

— Qui ne sait pas cela, monsieur Price?

— Oui, je le désirais depuis longtemps, et grâce à mes petites économies et à certaine protection dont je m'honore, j'ai enfin réalisé ce rêve de mon ambition.

— Un établissement magnifique, monsieur Price.

— Oui et non, monsieur Shéridan.

— Pourtant...

— Une maison bien tombée, croyez-moi, depuis quelques années : une certaine madame Nich... Nichol... Nicholson, qui la tenait avant moi, l'avait, par suite de son grand âge, beaucoup trop négligée. Elle s'en allait en ruine. Je suis arrivé à temps pour la relever.

— C'est un mérite de plus que vous aurez, monsieur Price.

— Mais que de soins ne suis-je pas obligé d'y apporter !... et puis les impôts !... et puis les non-valeurs! — et puis les loyers ! — et puis les envieux !...

— Ennuis de propriétaire, monsieur Price, de beaux ennuis ; ne les a pas qui veut. D'ailleurs cela n'a qu'un temps. Les revenus vont bientôt se succéder, et alors vous jouirez, comme je vous l'exprimais, des heureux loisirs que vous auront si bien mérités vos travaux et vos peines.

— C'est mon espoir. Je compte, dans quelques mois, aller prendre du repos sur le continent.

Price jouait avec son jabot d'une main, avec sa tabatière d'or de l'autre.

— Ah ! monsieur Price ne connaît pas la France?

— Non, monsieur, non !

— Pays délicieux : air tempéré, plaisirs nombreux.

— Femmes charmantes.

— Femmes charmantes, monsieur Price. Et Paris!

— Et Paris, je pense bien y demeurer quelques jours.

— Ce n'est pas assez, monsieur Price. Il faut au moins un mois pour passer en revue les principales curiosités de Paris. Restez-y un mois, je vous le conseille.

— Puisque vous m'y engagez...

— Et ne pousserez-vous pas jusqu'en Suisse?

— J'ai un vague désir, en effet...

— Ayez le ferme désir de voir la Suisse. Parcourue après avoir vu la France, cette contrée offre des charmes particuliers à l'observateur. Quitter la civilisation dans ce qu'elle a de plus raffiné pour vivre tout à coup au milieu des mœurs primitives d'Appenzell, je vous assure que le contraste est des plus doux et des plus instructifs. Promettez-moi de voir la Suisse, monsieur Price.

— Dès qu'un galant homme comme M. Shéridan m'y invite, je n'ai rien de mieux à faire que de suivre ses avis.

— Et si vous tenez à compléter votre voyage de touriste, ajoutez l'Italie à la Suisse. Ah! l'Italie! l'Italie!

Charles Price avait reçu du ciel une organisation trop fine, et de la terrible société où il avait vécu et où il vivait encore une éducation trop corrompue, pour prendre comme paroles sincères et toutes simples celles dont Shéridan l'enveloppait depuis un quart d'heure. Peu à peu il finit par se dire : « Ah çà! où M. Shéridan prétend-il en venir avec tous ses compliments et tous ses conseils géographiques? Quel intérêt si vif peut-il prendre à ce que je voyage en France, en Suisse, en Italie? Qu'est-ce que cela lui fait? » Price tâtonnait dans ce brouillard assez gris; et, comme tout ce qu'on laisse tomber dans une conscience malade la fait souffrir, celle de Price commençait à se sentir assez mal à l'aise.

— Ah! l'Italie! l'Italie! répéta-t-il machinalement, son esprit n'étant pas du tout à l'Italie en ce moment.

— Gênes, la ville des palais de marbre.

— Oui, monsieur Shéridan, la ville des palais de marbre. Il recommence sa géographie, ou plutôt il la continue, se dit Price. Je n'aime pas cette persistance dont je ne saisis pas tout le sel.

— Naples, la ville du plaisir..., reprit Shéridan.

— Oui, Naples, la ville du plaisir... Tout ceci... tout ceci..., murmura encore intérieurement Price, me plaît médiocrement.

— Rome, la ville des tombeaux et des souvenirs ! Ne manquez pas surtout de voir Rome.

— Soyez tranquille, monsieur Shéridan. Espérons, se dit Price, que son dictionnaire de géographie aura une fin, et que, lorsque nous y serons arrivés, il voudra bien m'apprendre pour quel motif il m'a prié de passer chez lui.

— Eh bien ! mon cher monsieur Price, vous allez paraître assez surpris, mais je ne vous ai engagé à voir tous ces beaux pays que dans l'espoir que vous donnerez votre préférence à une contrée qui vous convient infiniment davantage.

— Pardon, monsieur Shéridan, osa dire enfin Charles Price, mais, si je ne me trompe, vous m'avez appelé chez vous pour me parler de quelque affaire où je serais assez heureux peut-être pour mettre mes faibles services à votre disposition...

— Cette contrée, poursuivit Shéridan, est située entre le 76e de latitude et le 181e. L'ananas, le goyavier, le bananier et la canne à sucre y réussissent à merveille.

Price se torturait l'esprit pour deviner... mais son esprit était de moins en moins tranquille.

— Le commerce y fleurit admirablement.

— J'en suis charmé, répondit Price, dont la parole se refroidissait à mesure que la taquinerie de son interlocuteur continuait à l'agacer.

— C'est un peu loin de Londres, il est vrai.

— Ah! c'est loin de Londres...

— Trois ou quatre mille lieues; mais de bons vaisseaux y conduisent en cinq ou six mois, à moins qu'on ne soit obligé de relâcher à Calcutta. Mais combien l'on est dédommagé des ennuis et des périls de cette longue traversée quand on se trouve au milieu de cette société variée, un peu trop variée, car on coudoie encore par-ci par-là dans la banlieue des anthropophages!

— Mais, enfin, monsieur Shéridan, de quelle contrée voulez-vous parler? demanda Price, les lèvres pincées, l'air composé et déjà un peu impertinent.

— Eh quoi! ne l'avez-vous pas deviné?

— Non, monsieur, n'ayant pas fait, sans doute, autant que vous de fortes études géographiques.

— Je veux parler de cette contrée tout à fait nouvelle qui est au delà de la Chine : je veux parler de la Nouvelle-Hollande, contrée faite pour vous, cher monsieur Price, uniquement pour vous.

— La Nouvelle-Hollande!

— Oui, monsieur Price, la Nouvelle-Hollande, ou, si vous aimez mieux prendre la partie pour le tout, Bathurst, Port-Jackson, Sydney, Botany-Bay...

— Botany-Bay! monsieur Shéridan! Vous me conseillez le voyage de Botany-Bay, la ville des criminels, le foyer de la déportation!... Un pareil propos!

— Changeons-en puisque cela vous déplaît, monsieur Price, changeons-en.

— Oui, monsieur Shéridan, et permettez-moi de vous demander une seconde fois pour quel motif vous avez bien voulu prendre la peine de m'engager à venir aujourd'hui chez vous.

— Je veux bien vous dire quel motif, mais alors vous me forcerez à reprendre mon cours de géographie, j'en ai peur, mon cher monsieur Price, j'en ai peur! Mais qu'il soit fait ainsi que vous le désirez. Vous m'avez parlé tantôt de votre joie de posséder, après de longs désirs stériles, le fameux établissement du Wapping, le Saumon galant.

— Oui, monsieur... mais quel rapport...?

— Le rapport s'établira tout seul, soyez tranquille, monsieur Price. Patientez. Dans cet établissement qui vous appartient aujourd'hui, mais qui ne vous appartenait pas encore il y a un mois, ne s'est-il pas passé, une certaine nuit de cette fin d'hiver, un événement assez grave?

Price eut l'air de descendre très-profondément dans le puits de ses souvenirs pour se rappeler cet événement, pourtant assez grave, d'après Shéridan.

Il répondit au bout de quelques secondes :

— Je cherche vainement...

— Ne cherchez pas vainement, cherchez mieux.

— Eh bien, non, je ne me rappelle pas...

— Eh quoi! vous avez oublié cette nuit où la police fit une descente au Saumon galant?

— Elle fait presque chaque nuit une descente au Saumon galant... Comment voulez-vous que je me rappelle...?

— Cette descente de la police se rattache plus particulièrement à un fait qui aurait dû marquer dans votre heureux souvenir.

— De quel fait voulez-vous parler, monsieur Shéridan? Car, en vérité...

— De la presse des matelots.

— Ah! ceci m'est parfaitement présent à la mémoire; oui.

— Alors vous vous rappelez...?

— Ce fait général, sans doute.

— Voici le fait particulier. Je vais vous en faire aussi souvenir.

— J'écoute.

— Une erreur fut commise dans l'enlèvement brutal des marins destinés au service de l'État, cette nuit-là.

— Je le sais, monsieur, je le sais, monsieur Shéridan.

— Ah! vous savez cela ; très-bien, alors.

— Je m'en souviens si bien, monsieur, que je vais vous dire, insista Price avec un ton d'autorité qui parut prendre un instant le dessus, je vais vous dire quelle fut cette erreur. Son Altesse Royale, qui a quelques-uns des goûts de notre ancien duc de Rochester, pre-

nait ce soir-là ses ébats, avec plusieurs de ses favoris déguisés comme lui en matelots, dans la taverne du Saumon galant. Dans le trouble et dans la mêlée, une police trop zélée, confondant ces nobles personnages avec les matelots qu'elle englobait dans ses filets, emmena tout le monde au fond de plusieurs barques qui, la même nuit, transvasèrent leur contenu dans des vaisseaux mouillés à l'embouchure de la Tamise. Malheureusement, le prince de Galles se trouvait au nombre des personnes embarquées par erreur. Si c'est là ce que vous avez voulu m'apprendre, continua Price dont le sang-froid reprenait de plus en plus le dessus, je puis vous apprendre à mon tour que ce fut moi, monsieur Shéridan, moi qui, instruit un des premiers de ce fâcheux événement, courus aux vaisseaux, cherchai, découvris le prince et le ramenai sain et sauf à Londres en compagnie de ses nobles amis pareillement délivrés par moi.

— Parfaitement vrai ! monsieur Charles Price.

Price releva la tête avec un air de dire : Que me voulez-vous donc?

Shéridan reprit :

— N'y eut-il pas d'autre erreur commise ce soir-là?

— Qui peut le dire? répondit Price, qui n'aima pas voir paraître cette queue de l'interrogatoire de Shéridan. Qui peut le dire?

— Ceux qui ont commis cette erreur peuvent le dire.

— Comme ce n'est pas moi...

— Je ne dis pas.

— Je le pense bien, monsieur Shéridan.

— Quoi qu'il en soit, monsieur Price, on commit sur la vieille propriétaire de l'établissement du Saumon galant la même erreur qui avait été commise envers le prince de Galles. Madame Nicholson... cette même dame, cher monsieur Price, dont vous avez eu tant de difficulté tantôt à trouver et à prononcer le nom... fut arrachée de chez elle, entraînée, embarquée, maltraitée, battue, et enfin noyée.

— Ah! s'écria d'un ton déchirant de pitié Charles Price, noyée!

— Mais ce qu'il y a de plus fâcheux en tout ceci, mon digne monsieur Price, c'est qu'on prétend que ce n'est pas par erreur que madame Nicholson fut ainsi violemment emportée. Il y a eu crime.

— Ah bah! dit Price avec un étonnement délicieux.

— Oui... oui... On assure qu'il y a eu crime et crime avec préméditation. Et savez-vous ce que l'on ajoute?

— Non... je ne sais pas un mot, je vous jure, de cette ténébreuse affaire.

— Pas un mot... pas un mot!... Permettez, monsieur Price. Si madame Nicholson n'avait pas été jetée à l'eau, si elle n'était pas morte, vous n'auriez pas aujourd'hui son établissement.

— J'en conviens... aussi je ne nie pas la connais-

sance du décès, je nie seulement que j'ignorais l'accident funeste qui a causé cette mort si regrettable. Je dis seulement, — mais ceci, Price se le dit à lui-même, — que je voudrais être ailleurs qu'ici en ce moment, — que cette conversation me pèse horriblement, — que je me sens les fers aux pieds et aux mains depuis une demi-heure, — que je ne sais pourquoi je vois en ce moment devant mes yeux la porte de Newgate, — que...

Les douleurs mentales de Price étaient infinies. Pourtant sa contenance ne se démentait pas.

— Voici ce que l'on ajoute, digne monsieur Price : que c'est vous qui avez noyé la vieille Nicholson.

— Moi ! infamie ! moi ! j'aurai donc toujours des ennemis ? Il y aura donc toujours des calomniateurs ? Mais rien ne m'est plus facile de prouver, si je suis réduit à descendre jusque-là, que je n'ai pas quitté Londres la nuit du meurtre ; et si je n'étais pas sur le vaisseau où se trouvait la Nicholson, comment aurais-je pu...?

— Aussi ne dit-on pas que c'est vous qui l'avez jetée à la mer.

— Ah ! voyez-vous ?

— Mais on dit que c'est vous qui avez chargé de cette agréable commission celui qui s'en est acquitté avec tant de zèle qu'il en est mort.

— Moi ! moi ! que le prince a récompensé en me donnant le Saumon galant. Que ne dit-on aussi que c'est moi qui ai fait enlever le prince de Galles ?

— Mais c'est ce qu'on dit aussi, monsieur Price; ce qui pourrait du même coup, si ce dernier fait était aussi prouvé que le premier, vous faire d'abord dépouiller du Saumon galant et vous envoyer ensuite plus loin que Botany-Bay; c'est plus haut que je veux dire.

— Enfin, monsieur, s'écria Price en quittant sa place et se rapprochant avec assez de fermeté de Shéridan, quand on accuse, on prouve : vous ne prouvez rien. Qui ose dire que j'ai fait jeter à la mer Marguerite Nicholson?

— Qui?... Vous demandez qui?

— Oui, monsieur; qui?

— Elle-même.

— Elle... qui est morte?

Shéridan tira alors un rideau de soie verte jeté sur quatre carreaux formant la croisée placée entre son cabinet et son salon, et il dit à Price :

— Regardez!

Price fut obligé de s'appuyer sur le bras de Shéridan pour ne pas fléchir sur ses jambes, devenues inertes par la grande terreur éprouvée.

— Marguerite Nicholson!

— Oui, Marguerite Nicholson! revenue de son voyage sous la Tamise pour vous faire faire celui de Botany-Bay, dont je vous ai peint tantôt les douceurs et les charmes.

— Monsieur Shéridan, avez-vous besoin de moi?

— Oui.

— De la vie de quelqu'un ?

— Non.

— De l'honneur de quelqu'un ?

— Non plus.

— Que voulez-vous ?

— Écoutez. Je serai bref, commença vivement Shéridan, bref et terrible en peu de mots comme le sont les parlementaires. Tout m'est connu désormais comme à vous-même. Miss Avenel, c'est Pérégrine ; Pérégrine, c'est la jeune fille indienne enlevée à l'industrie de cette vieille femme que je viens de vous montrer derrière ce rideau vert.

Price répondit sèchement :

— Oui.

— Cette Pérégrine ou miss Avenel est la maîtresse du prince de Galles.

— Oui.

— C'est vous et un autre qui avez fait, dans vos intérêts coalisés, cette maîtresse.

— Oui.

— Le prince ignore complétement tout cela.

— Oui.

— Le prince allait probablement tout découvrir : vous n'avez eu d'autre moyen pour éviter cette révélation que de faire enlever momentanément le prince de Galles, la nuit de la presse des matelots dans le cabaret de la Nicholson.

— Oui.

— Vous, Price, vous avez profité de ce coup de main

hardi, absolu comme le désespoir, pour enlever, pour votre propre compte, la vieille propriétaire de la taverne.

— Oui.

— Voilà les faits, voici les conséquences :

— Dites.

— Qu'un mot soit dit, miss Avenel redevient Pérégrine à l'instant même.

— Oui.

— Qu'un mot soit dit, la Nicholson dépouillée, qui est là, reprend possession de sa taverne du Saumon galant.

— Oui.

— Qu'un mot soit dit, un favori puissant tombe et se brise pour toujours comme un verre qu'il est.

— Oui.

— Qu'un mot soit dit, et l'on vous pend, vous, Charles Price, à la porte de Newgate comme ayant mis en danger la vie sacrée du prince, comme ayant tenté de faire assassiner une femme dont vous avez volé les biens.

— Oui. Est-ce tout?

— Tout.

— Ce mot ne sera pas dit. Vous avez besoin de moi, dit à son tour Charles Price.

A ce défi cynique autant que vrai, Shéridan répondit :

— Le prince de Galles doit vingt mille livres sterling

à la maîtresse qui a précédé celle qu'il a aujourd'hui, et que vous avez réussi à lui imposer en étudiant peu à peu son caractère et en éveillant ses goûts blasés, comme vous réussirez toujours en employant le même moyen.

Price, dans un sourire encyclopédique, exprima sans difficulté cette pensée, condensation inouïe, cette pensée aussi fine que profonde : — Il n'y a que les grands voleurs et les grands génies qui se rencontrent au sommet des mêmes vérités.

Shéridan continua :

— Le prince de Galles peut difficilement, dit-il, et il ne veut pas personnellement payer les vingt mille livres sterling représentées par un billet.

— Je le sais.

— Eh bien, il faut que dans quinze jours, pas une heure de plus, pas une minute de plus, ce billet soit payé.

— Rien que quinze jours?

— Rien que quinze jours.

— C'est d'une horrible difficulté.

— C'est bien plus horible d'être pendu.

— Mais rien que quinze jours!

— Rien que quinze jours.

Charles Price se tut; il blanchit ensuite jusqu'à la pâleur mate du cadavre, tant il fit peur à sa pensée pour la forcer à lui obéir; puis après cette congestion formidable, il parla ainsi à Shéridan qui, de son côté, ressemblait à Saül devant la pythonisse d'Endor.

— Oui, dit ensuite Charles Price au sortir de son rêve, oui !

— Quoi, oui ?

— Ce billet sera payé, dit-il, mais il me faut deux choses pour réussir. Si vous me les refusez...

— Parlez.

— Vous donnerez un bal où sera le prince de Galles.

— Un bal, dites-vous ?

— Un bal.

— Vous voulez rire ? Puis-je, moi, donner un bal où se trouverait le fils du roi Georges ? Suis-je, pour cela, un prince, un duc, un ambassadeur ?... Un bal !

— Il me faut un bal.

— Mais !...

— Je ne puis rien sans cela.

— Ailleurs que chez moi peut-être pourrait-on...

— Ailleurs ou chez vous, peu m'importe.

— Soit, ailleurs.

— Peu m'importe ! vous ai-je dit.

— Mais où... cependant ? où donner ce bal ?...

— Chez quelque grand personnage... vous en connaissez tant !...

— Chez l'ambassadeur de France.

— Je ne m'y oppose pas.

— Oui... M. de la Luzerne est admirablement en position de...

— Quoi ?

— Rien. L'autre chose. Passons à l'autre chose que vous exigez pour réussir à vous faire payer du prince.

— Vous me confierez le billet de vingt mille livres sterling.

Shéridan recula, et en reculant il s'écria :

— Jamais !

— Mais pour la durée de ce bal seulement.

Shéridan en reculant encore :

— Jamais, jamais !

— Pourquoi ce refus ?

— Pourquoi ? demandes-tu !

— Sans doute.

— Tu le vendrais pour la moitié de ce qu'il vaut.

— On ferait un mauvais marché.

— Non ! le prince de Galles, que diable ! sera bien un jour ou l'autre Georges IV.

Price en hochant la tête :

— Qui le sait? — Mais vous avez entendu?

— Parfaitement entendu.

— Eh bien ?

— Je ne te confierai pas ce billet.

— Réfléchissez.

— Inutile !

— Vous me ferez suivre par deux hommes qui ne me perdront pas de vue pendant tout le bal.

— Non, ce seraient deux de tes complices.

— Vous me ferez suivre par quatre hommes que vous choisirez vous-même.

— Non, tu les ferais disparaître.

— Par dix hommes, par une escouade dont vous ferez partie vous-même.

— Non ! non ! non !

— Alors, dit Price en dénouant rapidement sa cravate et en se précipitant sur les longs rideaux de la croisée du salon, dont il se fit en deux tours de main une corde, et une corde qu'il passa et noua autour de son cou, alors, je n'ai plus qu'à me pendre. J'aime autant me pendre chez vous.

Repoussant jusqu'au milieu du salon le tabouret dont il s'était servi pour s'élever à la hauteur voulue pour obtenir une strangulation sérieuse, il se laissa pendre. Ses jambes devinrent roides, ses pieds piquèrent droit par la pointe vers la terre, ses yeux sortirent en coques de perle de leurs orbites, sa langue flotta sur son menton.

— Pendu ! s'écria Shéridan, mort ! Il courut épouvanté à la sonnette.

Price fut plus leste encore que lui à saisir le cordon.

— Ne dérangez personne ; ça n'en vaut pas la peine.

Il s'était dépendu avec la même facilité qu'il s'était pendu.

Et Shéridan ému, haletant, de dire et de répéter :

— Affreuse plaisanterie ! affreuse plaisanterie.

— Convenez, monsieur Shéridan...

— Affreuse plaisanterie, monsieur !

— Soit ! Mais convenez, monsieur Shéridan, que si je

m'étais pendu, vous auriez bien regretté de n'avoir pas accepté de confier à ma probité d'une nuit, pour une nuit seulement, ce billet dont vous voulez être payé par le prince de Galles.

— Je vous le confierai, dit Shéridan : mais qu'en ferez-vous ? Car le prince de Galles ne le payera pas au bal.

— C'est mon secret !

IX

Price, après cette entrevue avec Shéridan, comprit que le bonheur, quoi qu'on en ait dit, n'était pas sans mélange, même pour les coquins; il est vrai qu'il ne se croyait pas un coquin. A défaut des hommes, dont la malignité est pourtant déjà assez grande, la mer s'armait contre lui. Elle refusait d'étouffer les derniers restes de l'existence d'une femme presque centenaire. La Nicholson, mal noyée, revenait à la surface; elle accourait réclamer sa taverne; et de l'un de ses pieds, tandis que l'autre était déjà engagé dans la tombe, elle poussait son

meurtrier, dérision diabolique! devant la Justice, autre femme peu aimée de Charles Price.

Quelque prêt qu'il fût à tous les événements, celui-là lui coupait les tendons. Son génie pâlit d'effroi. Dans les paroles mesurées et sévères de Shéridan il avait entendu résonner la voix d'un juge. Les preuves de son crime étaient accablantes. Il ne s'agissait plus, cette fois, de sauver quelques billets de banque soustraits au jeu ou de toute autre manière plus ou moins déshonnête, il s'agissait de sa tête. Et quand le choc porte si haut, le sang-froid est blessé. Le vertige survient comme dans les chutes sur le pavé : la présence d'esprit coule avec la vie. On est sur le point de se livrer.

Ce ne fut que le troisième jour de cette agonie morale que Price s'arrêta à un moyen de salut longtemps discuté avec lui-même, quoiqu'il l'eût jugé bon au moment où l'inspiration le lui jeta en présence de Shéridan. Ce bal qu'il avait demandé et obtenu, lui sembla décidément ce moyen unique et prompt d'arriver à la solution du grand problème du payement définitif du billet souscrit par le prince de Galles.

Il monta donc à tous crins sur cette idée aventureuse, et se rendit un peu clandestinement chez miss Avenel, déjà Pérégrine pour Shéridan. La brune maîtresse du prince, après bien des difficultés, dont Charles Price ne fut pas tout à fait ravi, lui accorda la permission de pénétrer dans son appartement. Jamais la posi-

tion de la favorite n'avait été mieux assise : la légitimité n'est pas plus calme sur la pourpre et l'or. Charles Price s'aperçut tout de suite qu'on daignait le recevoir. Si le complice de cette haute fortune fut froissé de l'accueil, l'homme venu dans un but longuement calculé éprouva le sentiment contraire. Ce cérémonial allait au-devant de ses desseins prémédités. Il lui fallait un orgueil à qui parler, un mur pour faire un siége, une tour pour essayer la puissance de sa mine. L'homme donc accepta l'affront d'une réception polie, mais glacée.

— Vous voilà, monsieur Price, lui dit miss Avenel ou plutôt Pérégrine. Je vous ai fait un peu attendre... Ma toilette... Vous venez un peu de bonne heure... Ma correspondance...

— Madame, la faveur n'en a que plus de prix à mes yeux. Il faut la mériter. Le bonheur a ses caprices, d'ailleurs... et personne, je m'assure, n'a plus le droit d'en avoir que vous.

— Oui, je suis heureuse, monsieur Price, quoique j'aie bien aussi quelquefois mes tristesses.

— Le prince vous aime, madame.

— Il me le dit sans cesse.

— Il vous le prouve également.

— Je ne sais que désirer pour exercer sa générosité.

— Une pareille félicité vous était bien due...

Price attendit... il attendit que Pérégrine ajoutât :

Cette félicité, c'est à vous que je la dois. » Elle n'ajouta que ces mots infiniment moins colorés par la reconnaissance : — Qui me vaut l'honneur, monsieur Price, de votre visite?...

Charles Price se contint.

— D'abord, madame, le désir de vous présenter mes hommages. Il y a longtemps que ce devoir eût été accompli, si...

— Très-bien, monsieur Price ; ensuite?

Et Pérégrine croisa son peignoir de soie rose avec un sentiment de vivacité qui se traduisait par ces mots : Dépêchez-vous!

— Un service que j'ai à vous demander, madame.

La parole lente de Price contrasta à dessein avec la pétulante inconvenance de Pérégrine.

— Un service... ah!... dit-elle en jouant avec son éventail de plumes, dont le manche frappait de petits coups d'impatience sur ses genoux.

— Oui, madame, un service : c'est sans doute bien hardi de ma part.

— Et pour qui ce service?

— Pour vous et pour moi, madame.

Pérégrine eut un rire gai et charmant.

— Pour moi... aussi! Votre originalité heureusement m'est connue, monsieur Price. Voyons vite ce service que vous voulez nous rendre; mais vite, n'est-ce pas? J'ai là des étoffes, des bijoux à choisir.

— Dans douze jours, il sera donné à l'ambassade de France un bal, dit Price, qui ne jugea pas à propos d'aller vite.

— Je sais cela, interrompit Pérégrine.

— Puisque vous le savez, madame, je n'ai pas besoin de vous dire que ce bal, par la réunion élevée des invités et par la magnificence exquise de toutes choses, sera digne de vous.

On voit que la raillerie sortait ses piquants.

— J'ai résolu de ne pas aller à ce bal.

— Ah ! vous n'irez pas à ce bal donné exprès, m'a-t on dit, pour le prince?

— Non, je suis fatiguée.

— Cela me contrarie...

Pérégrine sourit une seconde fois à cette peine qu'elle causait à cet excellent M. Price, et la langueur traînante qu'elle affecta de donner à sa réponse couronna ce sourire moqueur comme un ricanement.

— En vérité!...

— Oui, madame, cela me contrarie beaucoup.

— Je suis désolée de cette affliction... Parlons du service que vous venez solliciter, voulez-vous?... Je vous ai dit que j'étais attendue dans mon boudoir pour des étoffes...

Price, après avoir mâché lentement l'impertinence, reprit :

— C'est que le service que j'attends de vous commence

précisément là. J'ai besoin que vous alliez à ce bal où ira le prince de Galles, votre amant.

— Pardon ! monsieur Price, repartit Pérégrine blessée de cette dernière phrase, mais à mon grand regret, j'ai peu de temps à donner aujourd'hui aux réceptions... seriez-vous assez bon pour me dire très-vite et très-clairement?...

Le vent de la colère commençait à siffler aux quatre coins de l'appartement.

— Je vous dis très-vite et très-clairement, madame, ce que je désire. Je désire que vous alliez à ce bal.

Pérégrine en se levant :

— Alors, notre entrevue est terminée.

— Non, madame, répondit Price sans se lever.

— Mais enfin, monsieur, *pourquoi* m'obligeriez-vous, et *comment* surtout m'obligeriez-vous à faire une chose qui me déplaît?

— Comment, demandez-vous, je vous y obligerais?... Ne sommes-nous pas liés par quelque secret?...

Au bout d'un silence de contrition et d'amertume, Pérégrine répondit :

— Je croyais, monsieur, que la récompense assez belle que vous aviez eue, que cette taverne, puisqu'il faut revenir sur ce passé, que je vous ai fait avoir, avait conclu toutes nos relations. N'êtes-vous pas satisfait?

— Il paraît que non, puisque je demande encore.

Le sang indien bouillonna dans les veines de Pérégrine.

— Vous n'avez plus ce droit, répliqua-t-elle avec une impétuosité qui rappela les tempêtes sèches de son pays de feu.

— Pensez-vous, madame? Et si je parlais?...

— Que diriez-vous?

— Tout.

— Vous avez été trop habile à me tirer deux fois du danger, pour pouvoir jamais me mettre en péril maintenant, monsieur Price, songez-y.

— Le pensez-vous, madame? répéta Price.

— J'en suis sûre. En un mot, monsieur, car je vais être obligée de vous quitter, comment me forceriez-vous à quoi que ce soit au monde, — en vérité, vous manquez de sens, — quand le seul témoin d'un passé avec lequel, je le vois, vous voulez me dominer, me soumettre, me faire peur, quand ce seul témoin, dis-je, n'existe plus : Marguerite Nicholson...

— Voilà où je l'attendais! se dit Price, comptant avec raison sur ce nœud du drame pour en faire triompher la seconde moitié.

Il répliqua avec le calme dont il ne s'était pas départi jusque-là :

— Marguerite Nicholson existe encore.

— Elle est retrouvée! s'écria Pérégrine.

— Elle est ressuscitée, plutôt.

— Ressuscitée... Ah! je suis bien heureuse d'apprendre ce que vous me dites là...

— La mer n'a pas voulu d'elle, dit Price, moins sensible à l'endroit de la Nicholson.

« Ceci, pensa Charles Price, donne à l'entretien une physionomie nouvelle : le coup est porté, les effets vont suivre. »

— J'avais donc raison de vous dire, madame, reprit-il, que tout lien n'était pas rompu entre nous, qu'un secret nous rattachait encore l'un à l'autre. Ne croyez pas que je veuille abuser en vous d'une position que vous avez pensé un instant être tout à fait indépendante... Moi-même, l'autre jour, j'ai commis la même erreur... et j'en ai été puni... On ne s'attend pas à tout dans ce monde : le charme de la surprise existera encore longtemps pour le bonheur des humains.

— Il s'agit donc d'aller à ce bal de l'ambassade, reprit en souriant, mais du bas du visage seulement, la maîtresse du prince de Galles.

Sourire pour sourire.

— Oui, madame, répondit gaiement le filou dont s'honore l'Angleterre du XVIIIe siècle.

— Monsieur Price?

— Madame.

— Vous venez de me dire *comment* vous pourriez me forcer de me rendre à ce bal, mais vous ne m'avez pas dit *pourquoi* vous désiriez que j'y aille.

— J'allais vous le dire, madame. Je me suis arrêté devant votre question.

— Je vous écoute, monsieur Price.

— Tantôt, madame, je vous ai vue pénétrée de la joie bien vive et surtout bien méritée de votre position ; avez-vous pensé quelquefois à la douleur que vous ressentiriez, si vous veniez jamais à la perdre ?

— Sans doute, mais c'est un événement si peu probable...

— Fort peu probable, en effet : pourtant le prince de Galles a aimé avant de vous aimer.

On voit que l'orage faisait mine de s'apaiser.

— J'ai su le fixer, répondit Pérégrine, qui jouait la même comédie légère que Price. Au fond elle brûlait de mettre cet infâme drôle à la porte de la rue.

— Ambition de toutes les femmes, erreur de toutes ; prenez garde ! ajouta Price, moraliste aimable et délicat à ce moment de transition qui pouvait bien ne pas être de longue durée.

— Si je dois perdre son affection, que puis-je d'avance à cela, monsieur Price ?

— Vous pouvez beaucoup... vous pouvez éloigner ce moment funeste par l'emploi ménagé, habile, de certain moyen bien connu des femmes.

— Par quoi ?

— Par la jalousie. Rendez le prince jaloux et vous retarderez la minute fatale de la séparation, laquelle, j'ose vous le répéter, peut arriver d'un moment à l'autre.

— Ne jouez pas, madame, avec le secret que je tiens.

Même quiétude de Pérégrine.

— Répandez-le, dit-elle.

— Je le dirai au prince de Galles.

— Dites-le au prince de Galles.

— Mais vous vous tuez?

— Que vous importe?

— Mais il vous relancera dans la taverne d'où vous êtes sortie, dans la taverne où autrefois vous faisiez les délices des matelots de tous les pays et des mariniers de la Tamise.

Pérégrine se leva avec dignité et se retira, laissant Price parfaitement vaincu et terrassé. Le coup l'avait étourdi : il eut besoin de l'air de la rue pour se remettre de la déception qu'il était venu si complaisamment chercher à Carlton-House.

Sans perdre une minute, il écrivit à Shéridan, fort impatient de son côté d'avoir des nouvelles de ses démarches, qu'il avait beaucoup trop compté sur l'excellence du plan qu'il avait primitivement conçu, et dans lequel entrait le bal chez l'ambassadeur de France; il avouait sans périphrase, sans déguisement quelconque, son entière défaite, et se résignait à la potence.

Il ajoutait dans cette lettre à Shéridan, que s'il regrettait une chose, c'était uniquement de n'avoir pas achevé de faire usage, mon Dieu! ce qui lui était si facile, de ses rideaux rouges, le jour où il s'en était servi

pour lui causer une terreur gratuite. Il terminait sa lettre en priant Shéridan de ne rien révéler à la vieille Nicholson avant quelques jours. Un vague espoir lui restait encore.

La nouvelle de cet insuccès ne découragea pas moins Shéridan, qui en déduisit d'un coup d'œil toutes les conséquences et surtout la dernière. Le nom du prince de Galles, bafoué d'abord à Versailles, puis dans toute la France, puis dans toute l'Europe, livré aux railleries des cours et des salons, servant de texte aux épigrammes et aux chansons, et cela au moment où l'une de ces attaques de folie auxquelles le roi Georges III était de plus en plus exposé, pourrait appeler le prince à régner! L'homme d'État fut alarmé autant que l'ami. Sans doute Mary Robinson serait tirée d'affaire; sans doute le billet de 20,000 livres sterling serait payé; mais à quel prix? Il crut de son devoir de faire part à M. de la Luzerne de cette déception, en lui exprimant toute sa douleur de n'avoir pas réussi.

Si la peine de Shéridan fut poignante, qu'on juge si celle de l'ambassadeur fut moindre ! Un courrier fut expédié, le jour même, à Versailles pour dire à madame Du Barri l'état sinistre des choses. La réponse de la comtesse ne se fit pas attendre. La voici : « Renvoyez-moi immédiatement le billet : il sera payé à Versailles à première vue. »

— Je n'en ai pas de meilleur à vous offrir.

— Laissons le cérémonial si vous le voulez bien, et parlons de nos affaires. Avez-vous réfléchi, madame, sur notre dernier entretien ?

— Je n'ai pensé qu'à cela.

— Eh bien, qu'avez-vous résolu, madame? Irez-vous à ce bal ?

— Moins que jamais, monsieur Price.

— Ah !... Ainsi vous ne craignez pas décidément que je parle ?

— Décidément, non !

— C'est votre dernier mot?

— Ce n'est pas mon dernier mot. Le voici. Si, dans une minute, une minute, entendez-vous? vous n'avez pas quitté cet appartement, je vous fais jeter à la porte par mes gens.

— Elle a pris les devants, se dit Charles Price en interprétant ce langage assez net : elle aura tout dit au prince. Allons jusqu'au bout. Il reprit tout haut : Avant que je ne vous donne la peine de me jeter à la rue, me permettrez-vous, madame, de vous dire encore quelques mots ?

— C'est beaucoup ; mais enfin dites.

— Madame, avez-vous, dit alors Price, avez-vous quelquefois songé à la mobilité jamais démentie des goûts personnels de votre royal amant? Connaissez-vous l'histoire détaillée de ses amours, histoire qui servirait

à votre éducation dans le cas où vous m'autoriseriez à en extraire la fleur pour vous l'offrir? Si vous l'ignorez, écoutez-la. Soyez attentive, je serai bref. Puis, c'est convenu, vous me ferez jeter à la rue. La première maîtresse de votre amant fut une femme beaucoup plus âgée que lui : — c'est toujours par là que l'on commence. — De lady Jersey il passa par l'entraînement du contraste à une femme beaucoup plus jeune, — madame Fitz-Herbert. — De madame Fitz-Herbert, une personne simple et digne, il passa, toujours par l'effet du contraste tout-puissant sur lui, à une actrice de mœurs tout à fait différentes. — De miss Mary Robinson, beauté d'un teint rose et clair comme la première heure du jour, il passa à une jeune fille sombre comme le bronze et la nuit, à vous, madame; toujours par la séduction infaillible du contraste sur le prince de Galles.

Pérégrine devenait en effet fort attentive depuis que Charles Price parlait. Il poursuivit ainsi :

— Voulez-vous que, laissant ces amours bien connues, je m'occupe des amours moins publiques du prince de Galles? De miss Cameron, une fille d'un embonpoint de nourrice, il passa brusquement à miss Taylor, d'une transparence de sylphide : contraste, madame! contraste! — De lady Green, la plus insupportable pédante de l'Angleterre, il passa à lady Turnor, la femme la plus naïvement bête des trois royaumes : contraste! contraste! toujours contraste! J'ai le secret des goûts dis-

sonnants de votre amant, et je vous les dis : vous allez dans un instant me faire jeter dans la rue. — J'achève. — De miss Norval, qui avait les cheveux gris, quoiqu'elle n'eût que vingt-cinq ans; miss Norval, qu'il aima jusqu'à vouloir l'épouser de la main gauche, oubliant qu'il avait déjà épousé de cette manière madame Fitz-Herbert, il passa à miss Blake, dont il devint si éperdument amoureux qu'on craignit un instant de le voir frappé de la maladie mentale de son père; miss Blake avait pourtant les cheveux rouges, rouges comme une carotte de Hollande. Contraste! contraste! éternellement contraste.

Pérégrine paraissait de plus en plus soucieuse en écoutant Charles Price; cependant, secouant tout à coup sa léthargie, elle dit avec impatience :

— Mais finissez donc, monsieur Price; et dites-moi ce que vous prétendez...

— Voilà plusieurs mois, madame, que votre teint de cuivre, très-beau, mais de cuivre; que vos yeux de sauvage; que vos cheveux fougueux, très-noirs, mais fougueux; que votre taille et vos mouvements d'acier, très-fins, très-déliés, mais d'acier ; que votre tempérament primitif, très-passionné, mais primitif...

— Achevez! monsieur, achevez!

— J'achève, madame. Ne pensez-vous pas que tout à coup, à l'heure où vous en êtes de vos amours avec le prince de Galles, si une jeune fille, presque une enfant,

venait à lui être montrée, plus jeune que vous de six ans, blanche et laiteuse comme vous êtes noire; douce et candide comme vous êtes énergique et virile; patiente comme vous êtes impérieuse; ange comme vous êtes démon, — permettez-moi cet éloge, — venait, dis-je, à lui être montrée, ne pensez-vous pas que le prince, toujours par l'influence du contraste...?

— Cette jeune fille n'existe pas, cette enfant n'est qu'un épouvantail pour m'effrayer, interrompit Pérégrine.

Price courut aussitôt à la porte du salon, l'ouvrit, pénétra dans la pièce qui précédait et en revint tenant l'épouvantail par la main. L'épouvantail était un phénomène de charmes roses et blancs caché sous une riche chevelure blonde et fine comme de la soie; presque une enfant, moitié chair, moitié fruit, comme l'Angleterre seule en produit; un des deux anges qui se présentèrent aux villes de l'antiquité biblique et qui passionnèrent toute une population, une population qui mourut sous le coup de la damnation.

— Que faut-il que je fasse? dit Pérégrine à Price, les narines palpitantes, les lèvres émues.

— Vous irez à ce bal...

— J'irai.

— Vous ferez, à ce bal, une scène de jalousie au prince de Galles.

— Oui. Et puis?

— J'ai promis de vous dire ce que vous aurez ensuite à faire.

— Quand me le direz-vous?

— Ce soir.

— Je vous attendrai. A mon tour, monsieur Price.

Price éloigna l'enfant et se rapprocha de l'Indienne qui rugissait dans ses flancs : elle était prise au piége. Le chasseur lui parlait en maître derrière les mailles du filet.

— A votre tour, madame. Je vous écoute.

— Le prince ne verra point cette créature?

— Il ne la verra pas.

— Elle quittera l'Angleterre?

— Elle quittera l'Angleterre.

— Elle n'y reviendra plus?

— Elle n'y reviendra plus. Est-ce assez?

— Non... mais à ce soir.

— A ce soir!

Fier à juste titre de ce triomphe, Price écrivit sans perdre une minute à Shéridan, et il lui dit :

« Victoire! l'ennemi est presque vaincu, il recule; » profitons de son mouvement de retraite pour reconquérir nos positions et le foudroyer. Laissons les comparaisons, rappelons les faits. Vous m'avez dit à notre » dernière entrevue que vous vous engagiez à faire inviter le prince de Galles à un bal chez l'ambassadeur de » France. Vous m'avez tenu parole. Je voulais, de mon » côté, que la maîtresse du prince le suivît à ce bal. La

» belle, soit par instinct du danger, soit pour se pavaner » d'indépendance, m'avait d'abord refusé, et j'avais peu » d'espoir de l'y contraindre. La partie me semblait donc » perdue. Mon génie — pardonnez l'orgueil au succès » — vient de triompher. Miss Avenel ira à ce bal. Que » le bal ait donc lieu, et tenez prêt le billet de vingt mille » livres. Nous ne nous verrons plus que sur le champ de » bataille. La belle dansera, le prince payera et le diable » se réjouira. *Alleluia! alleluia!* »

Comme le revirement survenu dans le dernier acte de ce drame s'était produit à temps, il fut possible, sinon facile, de rétablir les choses comme elles étaient auparavant; toutefois, à la nouvelle près que M. de la Luzerne avait transmise à madame Du Barri, celle qui annonçait à la comtesse que tout espoir de faire payer le prince était de nouveau évanoui. Elles reprirent leur marche vers le terme final.

Shéridan courut chez l'ambassadeur, lui dit ce que le prince venait de lui apprendre; l'ambassadeur, à son tour, rappela les tapissiers, les fleuristes, les musiciens et les glaciers. Le bal contremandé aurait lieu au jour marqué dans les premières invitations.

Avant de perdre de vue et pour toujours une excentricité dont nous n'avions pas qualité pour tailler et pour pousser surtout jusqu'au fini la statue, tâche d'ailleurs dont s'est acquitté avec un vif talent d'observation et le

tact délicat d'un homme du monde un écrivain anglais (le capitaine Jesse), rappelons-la une dernière fois sur la scène et caractérisons sa disparition par un trait digne de sa vie, digne de son temps et peut-être de l'histoire des mœurs au XVIIIe siècle. Il était impossible qu'une fête un peu remarquable fût donnée à Londres sans que Beau-Brummell y fût invité. On se disputait l'honneur de l'avoir, honneur, on le sait, qu'il n'accordait pas à tout le monde. Beau-Brummell daigna accepter l'invitation de l'ambassadeur de France; mais on va voir qu'il fit ses conditions et à quel sujet il les fit. Toujours en travail d'innovation, Brummell avait remarqué que, quelque précieux que fût le soin qu'il apportait à sa toilette, ses habits, ses gilets, son linge et particulièrement sa cravate, — monument de sa gloire, — affectaient toujours des plis que son goût et son fanatisme de Beau réprouvaient. Et entrer dans un salon, sous les feux croisés de mille regards, avec un pli, c'était pour lui une douleur et une honte. Il ne fallait pas que la rose de la toilette eût un seul pli. Pourtant, si doucement balancée que fût sa voiture; si mollement portée que fût sa chaise, ces plis impitoyables, ces imperceptibles imperfections se montraient toujours.

Il chercha et chercha beaucoup, prodigieusement: Son opiniâtreté vint enfin à bout de cette difficulté devant laquelle s'étaient brisées vingt générations de Beaux. Il se frappa le sommet du front et il s'écria : « Je l'ai trouvé! »

— Non, ajouta-t-il, ce n'est pas le balancement de la chaise à porteurs qui déshonore de plis barbares mon gilet, mon habit et ma cravate; la cause est ailleurs et je la tiens! c'est de descendre mon escalier pour me rendre à ma voiture ou à ma chaise à porteurs.

Je l'avais pressenti, je le proclame avec certitude aujourd'hui : un homme parfaitement élégant, un homme jaloux de la virginité de sa mise, ne doit jamais, mais jamais! se plier à descendre un escalier quand il se rend en toilette au bal ou à quelque réunion digne de lui. Et désormais je ne descendrai plus d'escalier. Reste à savoir comment faire? Voici comment fit Beau-Brummell : il délogea d'abord de son étage, prit un nouvel appartement au rez-de-chaussée, au niveau même de la porte de la rue, et il décida ensuite qu'il monterait dorénavant en chaise à porteurs dans sa chambre même.

De cette façon, on le transporterait sans jamais changer de niveau depuis son boudoir, et à travers les rues de Londres jusqu'à l'endroit où se trouverait l'hôtel auquel il serait invité. Et s'il arrivait que les salons du maître qui tenait à s'immortaliser de la présence de Beau-Brummell fussent placés au troisième ou même au second étage... il refuserait l'invitation.

Au courant de la grande résolution du Beau, du roi absolu de la mode, M. de la Luzerne, homme de politesse exquise, ne voulut pas contrarier son premier essai. Il ne descendit pas ses salons au rez-de-chaussée, mais

pour obtenir le niveau exigé par la nouvelle théorie de Brummell, il fit, le jour de son bal, percer le mur de la rue, ce qui dispensa Brummell de franchir les marches extérieures, et renverser plus loin deux gros murs de jardin.

Le Beau parvint ainsi au centre des salons sans avoir exposé les roses de sa toilette au moindre outrage de la locomotion ascendante ou descendante. Ce merveilleux incident fut, on n'en doute pas, un des plus brillants épisodes de la soirée diplomatique de l'ambassadeur. Cette soirée est déjà à son zénith au moment où nous nous y introduisons avec notre lecteur. Sous les habits et les décorations d'un prince étranger, Charles Price, nanti du billet de cinq cent mille francs, se promène dans les salons splendidement éclairés de l'ambassade. Il ne perd pas un instant de vue Pérégrine dont le rôle, habilement conseillé, fidèlement retenu, va commencer; ce rôle qu'elle a consenti à jouer auprès du prince de Galles. Le hasard va admirablement la servir.

Un magnifique prince indien, le prince Seyed-Ghôffar, cet envoyé de Tippo-Saëb que nous avons déjà vu à la cour de Georges III le jour où mistress Mary Robinson fut témoin du triomphe de sa rivale, cette même Pérégrine qui est là aujourd'hui pour se soutenir, si elle le peut, à la hauteur de ce triomphe, le prince Seyed-Ghôffar la promène lentement aux yeux de tous. Et tous sont ravis de cette association heureuse de deux jeunes visages

peints avec la même couleur de nationalité. Ils causent sans doute de leur beau et lointain pays; leurs yeux si fiers et si mélancoliques s'animent; ils se parlent tout bas; leurs bras sympathiques se pressent; ils ne se quittent plus. « Que se disent-ils? » se demande le prince froissé de cette longue intimité; sa mauvaise humeur éclate, on la remarque; cet examen le trouble, l'irrite. Dès que l'Indienne a abandonné le bras de son jeune cavalier, le prince de Galles va vers elle.

— Votre conversation avec cet envoyé était sans doute fort intéressante? lui dit-il avec cette politesse agressive si familière aux amants.

— Il me parlait de l'Inde! et vous présumez maintenant que c'est mon pays.

— Je crois que le compatriote vous préoccupait beaucoup plus que la patrie.

— Quand cela serait, prince, quel mal y aurait-il?

Price se faufila dans la foule et glissa le billet de vingt mille livres dans la main de Pérégrine qui l'attendait.

— Vous me permettrez cependant, reprit-elle, d'achever avec lui un entretien où il est question du grand procès qui s'ouvre demain devant la chambre des lords, l'affaire de Warren Hastings.

— Désolé, madame, mais je me promets le plaisir de ne plus vous quitter de toute la soirée.

— C'est aussi un bonheur pour moi, prince, mais de votre part, dans cette circonstance, c'est une tyrannie.

— Vous ne vous y opposez pas cependant, madame?...

— Pardon! monsieur, mais j'ai pour système de ne jamais fléchir sous un ordre injuste.

— Mais, madame... alors...

— Alors... je ne céderai pas.

— C'est une rupture que vous voulez!

— Que vous cherchez, monsieur...

— Sur quoi compter avec vous, madame?

— Et avec vous, monsieur?

— Soit! madame... je tâcherai, puisque c'est une rupture, que la munificence du prince vous fasse souvenir quelquefois de l'amant...

— Votre munificence! mais c'est ce que vous dites à toutes... aussi cela ne blesse pas.

— Madame!...

— Vous venez de m'offenser, et vous ne voulez pas... permettez, prince...

— Vous m'offensez bien davantage, vous, en doutant de ma générosité!...

— J'aime mieux la nier, monsieur, que de l'accepter, votre générosité!...

— Il est des exemples, madame, qui prouvent...

— J'en connais un entre autres qui ne prouve pas...

— Lequel, madame, lequel?

— J'ai eu une rivale, monsieur!

— Elle n'a pas le droit de dire...

— Son sort m'attendrait, si je comptais sur cette générosité...

— Madame, je paye toutes mes folies.

— Excepté celle-ci, monsieur.

Pérégrine laissa voir la moitié du billet... Elle fut aussitôt saisie par la main du prince de Galles.

— Madame!... l'émotion trop forte lui éteignit subitement la voix. Madame!... ce billet... oui... j'ai pu... mais comment est-il entre vos mains?... Je le saurai!... Ce billet!... Eh bien, madame, acheva-t-il d'un accent étouffé, sur mon honneur! ce billet sera payé dans trois jours... Mais on nous observe... changeons de propos.. je vous prie... mais, je vous le répète, sur mon honneur! dans trois jours il sera payé... Oh! mais, je saurai! je saurai!

— Prince, la contredanse commence, reprit en riant Pérégrine.

— Oui, allons danser...

Le billet de vingt mille livres repassa aussitôt dans la main de Price, qui le remit à l'instant à Shéridan, et celui-ci un instant après à M. de la Luzerne.

— C'est fait, dit Price à Shéridan; dans trois jours, il sera payé, et cette fois, c'est sûr. Êtes-vous content de moi? Voyez, c'est bien le même billet... il ne s'est pas égaré. J'ai été bien honnête, j'espère.

. . . . . .

. . . . . .

On sut le lendemain que manchons, manteaux, cannes, épées, avaient été volés en masse au bal de l'ambassadeur de France.

Il fallait bien que Charles Price se dédommageât un peu.

Le lendemain commença, ainsi que l'avait annoncé Pérégrine, le procès de Warren Hastings à Westminster-Hall. « On attendait avec une grande impatience, dit un » écrivain dont la parole fait autorité *, le développe- » ment de ce singulier épisode des grands événements qui » se passaient dans l'Inde : toutes les imaginations en » étaient alors remplies. Les princes et les princesses, les » grands dignitaires de la cour, les pairesses, occupaient » les places réservées. La reine, habillée d'une robe de » satin de couleur fauve, coiffée en cheveux, et avec une » grande profusion de diamants, se trouvait alors dans la » loge du duc de Newcastle; à côté d'elle, les princesses » Élisabeth, Augusta, Maria. La duchesse de Glocester, » le jeune prince, miss Fitz-Herbert, alors en grande fa- » veur, se trouvaient dans la loge du roi. Les galeries » étaient en grande partie occupées par les membres des » communes; les places qui leur étaient désignées étaient » couvertes d'un drap gris, le reste de l'édifice » était drapé en rouge. Leur mise un peu négli- » gée, les bottes de quelques-uns, faisaient contraste avec » les riches costumes de la cour des pairs et des specta- » teurs. Les commissaires des communes étaient en grande

* *Histoire de la Conquête de l'Inde*, par le baron Barchou de Penhoën, t. IV.

» toilette : c'étaient les docteurs Scott et Lawrence, et » MM. Burke, Fox, Shéridan, Manfeld Pigot et Douglas. » Les conseils ou défenseurs de l'accusé étaient trois » légistes, MM. Law, Plomer, Dallas. Warren Hastings » étant introduit, tous les regards se tournèrent vers lui » avec une inquiète avidité; il se fit un grand silence. On » avait peine à croire que devant soi se trouvait le héros » de tant d'histoires extraordinaires, celui qui avait fait » et défait tant de souverains, celui qu'on appelait alors » le *grand déprédateur*. »

Nous n'avons à nous intéresser qu'à deux faits dans ce grand procès du *grand déprédateur*. Les voici tous deux dans leur résultat : Warren Hastings fut acquitté, et il ressortit clair comme la lumière du jour, quoiqu'il y eût beaucoup d'avocats dans ce procès, que le roi d'Oude, en venant à Londres avec une de ses filles pour demander justice au roi, avait été assassiné par des agents de la Compagnie des Indes intéressés à ce que la vérité ne fût pas connue. Cette enfant s'appelait Apsara; ce fut plus tard Pérégrine et miss Avenel; les trois n'en faisaient u'une, et celle-là était la sœur de la pauvre Indienne Cally, sauvée un soir du suicide par Shéridan au bord de la Tamise.

Si nous parlons ici de l'acquittement de Warren Hastings qui, en réalité, n'eut lieu qu'après la conclusion de ces aventures, c'est pour ne pas laisser dans l'ombre un fait essentiel qui se rattache à leur commencement : l'ori-

payera jamais ce billet. Cette fois, il se tint parole. On pouvait compter sur lui.

Par commisération, il consentit à payer à mistress Mary Robinson une pension... dont il ne paya pas seulement le premier quartier.

« J'étais à peine embarquée pour retourner en Angle-» terre (probablement pour aller toucher sa pension), dit » la charmante actrice dans ses gracieux Mémoires, que » le canon de Calais annonça la guerre avec l'Angleterre. » Encore dix minutes, et j'étais prisonnière des Fran-» çais *. »

* *Mémoires de mistress Mary Robinson*, t. III.

FIN.

MUSÉUM LITTÉRAIRE.

CONDITIONS DE SOUSCRIPTION POUR LA BELGIQUE :

1° Tous les *Samedis* il parait un ouvrage ou un volume formant suite.

2° La souscription se prend par série de DIX volumes au moins, Prix : CINQ FRANCS par Série, qui se payent à la réception du PREMIER VOLUME.

3° Chaque volume de 150 à 200 pages, contenant au moins la matière d'un volume in-8° de Paris, format cabinet de lecture, est expédié *franco* dans tout le royaume.

4° Tous les abonnés ont la faculté de choisir dans notre catalogue les ouvrages qu'ils désirent pour composer leur Série. Ils doivent indiquer à l'avance ceux qu'ils veulent recevoir en échange : *La 107e Série se compose de* :

V. DE MONTÉPIN.	Sœur Suzanne	ALEX. DUMAS.	Mémoires d'Alex. Dumas (suite).
LÉON GOZLAN.	Pérégrine (suite et fin des aventures du prince de Galles).	MAZET-LEBÈGUE.	La Fille d'honneur.

5° Si, à la fin d'une Série, il se trouve *un* ou *plusieurs* ouvrages en cours de publication, il seront fournis à raison de 50 centimes le volume contre présentation de la quittance d'abonnement *Les dernières Nouveautés parues sont :*

AL. DUMAS.	Mémoires d'Al. Dumas, 1 à 28.	MACHAGE.	Madame de Châteaubriant, 3 v.	A. MAQUET.	La belle Gabrielle, 10 vol.
—	El Salteador, 3 vol.	—	La duchesse d'Étampes, 3 vol.	MONTÉPIN.	Le château des Fantômes, 3 v.
—	La comtesse de Charny, 14 vol.	—	Diane de Poitiers, 3 vol.	L. ULBACH.	Suzanne Duchemin, 2 vol.
MÉRY.	Une histoire de famille, 2 vol.	H. DE KOCK.	Les confessions d'une jolie femme, 2 vol.	MIRECOURT.	Ninon de Lenclos, 6 v.
AINSWORTH.	La chambre étoilée, 3 vol.	CHAMPFLEURY.	Madame d'Aigrizelles, 1 vol.	MAYNE REID.	Chasseurs de Chevelures, 4 v.
PONSON DU TERRAIL.	Diane de Lancy, 2 v.			J. LEBÈGUE ET ANQUETIL.	Monsieur Benoit, 4.

6° Les ouvrages achetés séparément coûtent 75 centimes le volume papier vélin, et 60 centimes papier ordinaire.